Un jour à paris

opéra En 3 actes

UN JOUR A PARIS,

OU

LA LEÇON SINGULIÈRE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un appartement en désordre, qui précède une salle de danse. On apperçoit des meubles çà et là, un buffet gaspillé, etc. etc. etc. Il est 7 heures du matin, et l'on entend le bruit d'un orchestre qui joue des contredanses et des walses, et tout le tumulte d'un bal masqué.

SCÈNE PREMIÈRE.

FERVAL, PAULINE, *en dominos, sortant du bal, le masque à la main.*

FERVAL.

Ah! respirons un peu.....

PAULINE.

Il fait une chaleur....

FERVAL.

Enfin nous sommes parvenus à sortir sans être apperçus

PAULINE.

En effet, il n'a pas cessé un instant de me suivre pendant tout le bal.

FERVAL.

Quel tumulte! quelles dépenses!... Ah! monsieur mon fils, voilà donc le train de vie que vous menez à Paris.

PAULINE.

C'est dommage; car il est bien aimable, il faut e convenir.

FERVAL.

Comment donc! Ma chère pupille; mais je crois qu'i' a déjà fait la conquête.

PAULINE.

Ah! monsieur....

FERVAL.

A peine as-tu pu le connaître?

PAULINE.

Songez-donc que vous m'en parlez depuis deux ans. Vous me l'avez peint avec des couleurs si aimables, si séduisantes.... Son portrait orne votre appartement et, tous les jours, vous le savez, nous allions voir ensemble, vous un fils chéri, et moi, celui que vous nommiez déjà mon époux.... Vous voyez bien, monsieur, que je le connaissais long-temps avant de l'avoir vu.

FERVAL.

Eh bien! trouves-tu qu'il ressemble à son portrait?

PAULINE.

Ah! beaucoup.... Et, si j'osais vous le dire....

FERVAL.

Parle, mon enfant.

PAULINE.

Je le trouve encore mieux que le portrait.

FERVAL.

Charmant enfant!...

PAULINE.

Si vous saviez avec quelle chaleur il m'a suppliée de me faire connaître, quelles protestations il m'a faites de tendresse et d'amour.... Je ne puis m'empêcher d'en rire.

FERVAL.

Voilà mon étourdi. Il refuse la main d'une jeune et belle héritière, et il se passionne pour un masque.

PAULINE.

Ah! la bonne idée que vous avez eue de venir à ce bal!

FERVAL.

Elle était toute naturelle. J'arrive, je descends tout près de l'hôtel de mon fils; j'apprends qu'il y a grande mascarade chez lui; je ne me fais pas connaître et je m'assure ainsi par moi-même de sa folie et de ses déréglemens.

PAULINE.

Il faut espérer qu'ils auront un terme.

FERVAL.

Grands dieux! quelles prodigalités! des femmes qui le ruinent, des amis qui le trompent, des valets qui le pillent, et des créanciers qui l'achèvent.

PAULINE.

Ah! il est temps de l'arracher au malheur qui le menace, et il faut que l'autorité paternelle.....

FERVAL.

L'autorité.... elle y échouerait, mon enfant. Je connais St.-Romain. Séduit, comme tant d'autres, par les nouveaux systèmes, j'ai eu la sottise de l'élever dans une sorte d'indépendance; je lui ai toujours laissé faire ses volontés; je lui permettais même avec moi une familiarité qui plaisait à mon cœur, mais dont je ne prévoyais pas les tristes conséquences; en un mot, j'ai voulu qu'il m'aimât comme un ami: je n'ai pas songé qu'il devait d'abord me respecter comme un père.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Mais ! le voici : cachons nous bien.
De la prudence et du mystère.
Notre amoureux aura beau faire :
Il faut qu'il ne sache rien.

SCÈNE II.

Les Mêmes, St.-ROMAIN, *sort du fond et tient la droite du théâtre.*

St.-ROMAIN.

Ah ! je la vois ; grands dieux ! c'est elle...
Mais pourquoi donc, mademoiselle,
Déjà nous fuir !

PAULINE.

Il faut partir.

St.-ROMAIN.

Déjà partir !
Eh mais ! à peine de l'aurore
On voit briller les premiers feux.
Ah ! de grace, restez encore
Et daignez paraître à nos yeux.

PAULINE.

Il faut partir...

FERVAL.

A l'instant même.

St.-ROMAIN.

Ah ! dieux ! quelle rudesse extrême !
Ce masque est toujours sur vos pas :
Quel est-il donc ?

PAULINE.

Vous ne le saurez pas.

FERVAL.

Il faut partir à l'instant même.

St.-ROMAIN.

Eh mais! quels droits a-t-il sur vous?
Est-ce un amant, un vieux jaloux?
Est-ce un tuteur? est-ce un époux?

PAULINE.

Il faut partir...

St.-ROMAIN.

Mais de l'aurore
A peine on voit les premiers feux.
Un seul instant, restez encore,
Et daignez paraître à nos yeux.

PAULINE.

Non, je ne puis rester encore,
Et je crains trop de paraître à vos yeux.

SCÈNE III.

Les Mêmes, ARMAND

ARMAND.

Que fais-tu donc depuis une heure?
En ces lieux qui peut t'arrêter?
(*appercevant Pauline.*)
Ah! je commence à m'en douter.
Eh bien! est-ce fini? connais-tu sa demeure?
Sais-tu son nom?

St.-ROMAIN.

Non.

ARMAND.

Pas encore?

St.-ROMAIN.

On veut partir.

FERVAL et PAULINE.

Il faut partir.

ARMAND et ST.-ROMAIN.

Eh mais! à peine de l'aurore
On voit briller les premiers feux.
Ah! de grace, restez encore
Et daignez paraître à nos yeux.

PAULINE.

Non, je ne puis rester encore
Et je crains trop de paraître à vos yeux.

FERVAL.

Ne nous découvrons pas encore,
Malgré ses désirs curieux.
Il n'est pas tems de paraître à ses yeux.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, LABRIE et LE BAL.

LABRIE, *donnant le bras à deux soubrettes masquées.*

Jeune et gentille soubrette,
A demain le rendez-vous.
Oui, ce soir, je le répète,
Je veux être à tes genoux.

TOUS LES MASQUES, *en chœur.*

(à St.-Romain.

Ah! monsieur, je vous en prie,
Recevez mon compliment.
Votre fête était jolie,
Votre bal était charmant.
Dans la contre-danse
Ah! quelle élégance!
De jolis danseurs,
Des pas enchanteurs.
La walse légère
A son tour sait plaire.
Ah! quelle gaîté!
Quelle volupté!

St.-ROMAIN et ARMAND.

Ah ! beau masque, je vous en prie,
Laissez-vous voir un seul moment.
Vous devez être si jolie..

FERVAL.

Ah ! comme le drole est pressant !

St.-ROMAIN et ARMAND.

Dites votre nom seulement.

PAULINE et FERVAL.

Recevez mon compliment.

TOUS, *en sortant.*

Ah ! monsieur, je vous en prie,
Recevez mon compliment.
Votre fête était jolie,
Votre bal était charmant.

SCÈNE V.

St.-ROMAIN, ARMAND, LABRIE.

St.-ROMAIN.

Mon ami, j'en perds la tête...

ARMAND.

Imbécille ! ...

St.-ROMAIN.

Quelle jolie tournure ! quelle douceur dans la voix ! que de grâce ! que d'esprit !

ARMAND.

Je gage qu'elle est laide à faire peur.

St.-ROMAIN.

Ah ! tais-toi donc ... Si j'en crois mon cœur, elle est belle comme un ange.

ARMAND.

Mon ami, en fait de beauté, il ne faut jamais en croire que ses yeux. Mais tu ne te formes pas, non

cher St.-Romain; tu te passionnes comme un enfant, tu soupires comme un écolier.

ST.-ROMAIN.

Je me doute bien de ce qui l'a empêchée de se découvrir... tu m'avais invité des gens qui, entre nous..., ma société n'était pas des mieux choisie, et sa vertu...

ARMAND.

Sa vertu... tu me fais pitié.

ST.-ROMAIN.

Mon ami, je vais me retirer... j'ai besoin d'un moment de solitude.

ARMAND.

Oui, va... va soupirer une romance... le sujet prête... une inconnue... une passion subite... de la mélancolie.

ST.-ROMAIN.

Non, mon ami, je suis horriblement fatigué... j'ai besoin de repos.

ARMAND.

Allons, va donc, et puissé l'amour te bercer de ses riantes chimères! Puisse-t-il, par un doux mensonge, découvrir à tes yeux les charmes de ta déesse! Moi, tandis que tu vas sommeiller sur un lit de roses, je songerai à organiser notre journée.

ST.-ROMAIN.

Qu'est-ce que nous ferons aujourd'hui?

ARMAND.

Oh! nous serons excessivement occupés. D'abord, à onze heures, course au bois de Boulogne. A midi, déjeûner à Bagatelle. A quatre heures, toilette. A six heures, dîner chez la petite Baronne Allemande; et, ce soir, nous avons à choisir entre les femmes savantes et les chevaux de Franconi.

ST.-ROMAIN.

Il faut aller où sera le beau monde.

ARMAND.

Labrie, tu iras prendre une loge chez Franconi. Après le spectacle, nous irons passer la soirée ou la matinée chez le marquis Napolitain.

ST.-ROMAIN.

Ah! on y joue trop gros jeu.

ARMAND.

Oui, parbleu! un jeu d'enfer. J'y ai perdu hier jusqu'à mon dernier écu. A propos... je savais bien que j'avais quelque chose à te dire... prête-moi cent louis.

ST.-ROMAIN.

Très-volontiers, mon ami. Labrie va te les donner sur-le-champ.

LABRIE.

Comment, Monsieur, vous voulez?...

ST.-ROMAIN.

Allons, allons, ne me gronde pas, Labrie; est-ce que je peux refuser mon ami? ... Adieu, mon cher Armand, adieu. Tu le sais, tout ce que je possède est à toi.

LABRIE, *à part.*

Parbleu! le voilà bien riche.

ST.-ROMAIN.

Labrie, je monterai mon cheval andaloux.

ARMAND.

Et moi, ta petite normande... Adieu, mon ami... adieu... dors bien.

SCÈNE VI.

LABRIE, ARMAND.

ARMAND.

Allons, Labrie, donne-moi cent louis.

LABRIE.

Moi, Monsieur?

ARMAND.

Dépêche-toi, je suis pressé.

LABRIE.

Cent louis, Monsieur?

ARMAND.

Oui, cent louis. Tu as entendu ton maître; tu es son caissier?

LABRIE.

Ah! oui, j'ai sa caisse, je ne le nie pas. Mais dites-moi, Monsieur, vous qui savez calculer; quand on puise tous les jours dans une caisse, et qu'on n'y verse jamais rien, qu'est-ce qui doit arriver?

ARMAND.

Parbleu! la caisse se vuide.

LABRIE.

Eh bien! Monsieur, la nôtre ne se vuide plus. Il est impossible d'être plus à sec.

ARMAND.

Monsieur Labrie, vous êtes un fripon?

LABRIE.

Qui! moi, un fripon?

ARMAND.

Allons, avoue-moi que tu as des fonds en réserve.

LABRIE.

Moi? Monsieur....

ARMAND.

Avoue-le moi, ou je te ferai chasser.

LABRIE

Ah! Monsieur, je ne crains rien. Mes comptes sont en règle je peux les produire. Oh! je ne suis pas de ces receveurs qui se laissent prendre en défaut.

ARMAND.

Comment diable vais-je donc faire? Je ne connais pas dans le monde un usurier assez intrépide pour me tirer de-là.

LABRIE.

Et moi donc, Monsieur, qui n'ai pas le premier sou pour faire les avances de notre maison...

ARMAND.

Quel parti prendre? ...

LABRIE.

Que devenir? ah! il me reste une ressource...

DUO.

ARMAND.

Allons, allons, je le vois bien,
Il faudra retourner à la veuve Arament,
Rallumer une flamme éteinte.
Écrivons lui; c'est le dernier moyen.

LABRIE.

Je conçois un projet. Si, par une complainte,
J'attendrissais le cœur de la vieille Marton.

ARMAND.

De l'amour, dans mes vers, il faut prendre le ton.

LABRIE.

Elle va recevoir des vers de ma façon.

ENSEMBLE.

ARMAND.

Douce ennemie,
Cruelle amie,
Ton souvenir
Trouble ma vie,
Me fait languir.

A ma constance
Donne en ce jour
Tendre retour
Pour récompense.

C'est à genoux
Que je demande
Faveur bien grande :
Un rendez-vous.

LABRIE.

Tigre femelle,
Qu'amour fidelle
Ne peut toucher.
Monstre rebelle,
Cœur de rocher.

Loin de tes charmes,
Mes yeux en eaux
Sont deux ruisseaux
Gonflés de larmes.

Très-humblement,
Je te demande
Faveur bien grande :
Un peu d'argent.

ARMAND.

Fort bien, fort bien ! c'est admirable.

LABRIE.

Fort bien, fort bien ! c'est lamentable.

ARMAND.

Quand elle me lira,
Son cœur s'attendrira,
Palpitera.

LABRIE.

Quand elle me lira,
Sa bourse s'ouvrira,
Se déliera.

ENSEMBLE.

Le tour est impayable,
Le style est admirable,
Le moyen est charmant.
C'est comme si déjà nous tenions notre argent.

SCÈNE VII.

LABRIE, ARMAND, FERVAL, ANDRE, *en habit de campagne ; ils entrent du fond.*

LABRIE.

Ah ! mon Dieu, Monsieur, je frémis. Quels sont ces gens-là ? Sont-ce des masques ou des créanciers ?

ANDRÉ, *à Ferval.*

Quoi ! Monsieur ; c'est là le logement de notre jeune maître ? Ah queu confusion ! on dirait que le diable a passé par ici.

FERVAL.

Veux-tu bien te taire, bavard.

ANDRÉ.

Oui not' maître.

ARMAND.

Que voulez-vous, Messieurs ? le bal est fini.

ANDRÉ.

Tiens, le bal ! ils nous prennent pour des danseus.

FERVAL.

Silence donc, imbécille.

ANDRÉ.

Oui, not' maître.

FERVAL.

Monsieur....

LABRIE.

Que demandez-vous ?

FERVAL.

Monsieur de St.-Romain.

LABRIE, *insolemment.*

Il n'y est pas.

ANDRÉ.

Tiens, queu valet insolent !

FERVAL.

Cependant, Monsieur, on nous avait assuré....

LABRIE.

Je vous dis qu'il n'y est pas. [*A part à Armand.*] Ce sont des créanciers.

ARMAND.

Ah ! le précieux coquin !

LABRIE.

Que voulez-vous à Monsieur ? qui êtes-vous ?

FERVAL, *avec dignité.*

Je suis son père.

ARMAND et LABRIE.

Son père !

ANDRÉ.

Rien que çà.

ARMAND.

Quoi ! Monsieur, vous seriez le père de mon ami ? ah ! de grace, permettez que je vous embrasse.

LABRIE.

Monsieur, daignerez-vous excuser.... la surprise.... l'émotion... c'est que d'abord.... certainement, si j'avais su que Monsieur....

ARMAND.

Monsieur, je vous demande pardon pour ce valet..... Ce drôle-là est d'une insolence.....

LABRIE.

Ah ! Monsieur....

ARMAND.

Allons, sortez faquin, et courez prévenir votre maître que son respectable père est arrivé.

(*Il sort en faisant de grandes révérences à Ferval et à André.*)

ANDRÉ.

Tiens, qu'il est devenu honnête ! .... Monsieur, je suis le vôtre.

SCÈNE VIII.

ARMAND, FERVAL, ANDRÉ.

ARMAND.

Ah ! Monsieur, que mon ami va être ravi de vous voir ! .... Vous dont il s'occupe sans cesse, vous qu'il aime si tendrement.

FERVAL.

Il ne m'attendait pas sans doute.

ARMAND.

Pardonnez-moi.

FERVAL.

Je ne l'avais pas prévenu.

ARMAND.

Je ne sais quel pressentiment secret. .... depuis vingt-quatre heures, il m'a continuellement parlé de vous. Ah ! monsieur, vous êtes bien heureux d'avoir un pareil fils..... Un charmant sujet, plein d'esprit, de talens, de grace.... un physique ! .... Mais, en vérité, où avais-je donc la tête ? Il fallait que je fusse bien préoccupé pour ne vous avoir pas reconnu sur-le-champ.... voilà tout son portrait.... l'œil fin, le sourire agréable.... la physionomie vive.

FERVAL.

Monsieur.... (*à part.*) Ah ! le flatteur !

ARMAND

Ce garçon est à vous, sans doute ?

FEVRAL.

Oui, je l'ai amené de la campagne.

ARMAND, *lui frappant sur la joue.*

Il a une bien bonne figure.

ANDRÉ.

Monsieur, vous êtes bien bon.

FERVAL.

Ainsi, Monsieur, il paraît que vous êtes très-liés, mon fils et vous.

ARMAND.

Nous sommes intimes. Nous ne nous quittons jamais. Nous confondons nos pensées et nos goûts, nos plaisirs et nos peines. On nous prend par-tout pour deux frères. Puissiez-vous ratifier cette douce union ! puissiez-vous un jour m'aimer comme un second fils! quant à moi, je vous vois à peine, et je vous chéris déjà comme un père.... Vous proposez-vous de faire un long séjour à Paris ?

FERVAL.

Mais j'espère y passer quelque temps. Ma fortune me permet....

ARMAND.

Nous tâcherons de vous en rendre le séjour agréable. J'ai un peu d'expérience de ma capitale, et je m'estimerai fort heureux de vous servir de guide.

FERVAL.

Ma foi ! monsieur, j'accepte avec plaisir. Votre ton, vos manières, votre franchise m'ont tout de suite gagné le cœur... Je me sens disposé à la confiance.... D'ailleurs puis-je mieux m'adresser qu'au meilleur ami de mon fils.

ARMAND.

Ah ! sans doute... mais je l'entends ce cher ami. Je ne veux pas troubler un moment si doux. Je sens qu'un tiers serait importun dans un moment où vous allez serrer dans vos bras un fils bien-aimé. Hélas ! cette entrevue me rappelle.... il y a dix ans que j'ai dit un éternel adieu à l'auteur de mes jours....

ANDRÉ.

Tiens, v'là que je pleure, moi.

ARMAND.

Adieu, monsieur, je vous laisse. J'ai quelques ordres à donner, quelques petits arrangemens à faire ; mais je serai bientôt de retour au milieu de mes amis, et, si j'ose le dire, dans le sein de ma famille. (*Il sort.*)

FERVAL, *à part.*

Oh! quel ami!

ANDRÉ.

Oh! le brave garçon!

SCENE IX.

FERVAL, St.-ROMAIN, ANDRÉ, LABRIE, *dans le fond.*

LABRIE.

Oui, monsieur, c'est lui : le voilà.

St.-ROMAIN, *se jetant dans les bras de son père.*

Ah! mon père!

FERVAL.

Mon cher enfant!

St.-ROMAIN.

Que vous avez donc bien fait de venir à Paris! ah! laissez-moi vous embrasser encore.

FERVAL.

Depuis long-temps j'avais le projet de venir te surprendre.

ANDRÉ.

Bon jour, monsieur St.-Romain.

St.-ROMAIN.

Bonjour, mon cher André.... comme tu es grandi! [*à part.*] il a toujours l'air bête.

ANDRÉ.

Il faut que cela soit bien vrai, car tout le monde me le dit.

FERVAL.

Allons, laissez-nous.

St.-ROMAIN.

Labrie, ayez bien soin de cet honnête garçon. Ne le laissez manquer de rien.

LABRIE.

Monsieur voudrait-il se rafraîchir ?

ANDRÉ.

Volontiers ; je prendrai bien queuque chose.

LABRIE.

Si monsieur voulait se donner la peine de passer à l'office, nous ferions connaissance le verre à la main.

ANDRÉ.

Ce n'est pas de refus .... certainement. Comme on est honnête dans ce Paris !

SCENE X.

FERVAL, St.-ROMAIN.

FERVAL.

Enfin, mon fils, après une si longue séparation, nous voilà réunis, et nous pouvons parler librement. Vous avez sans doute plus d'une confidence à me faire ?

St.-ROMAIN.

Ah ! oui. J'ai tant de choses à vous dire, que je ne sais par où commencer. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu de votre arrivée.

FERVAL.

S'il faut te le dire, ta dernière lettre m'a décidé à partir, et, après l'avoir reçue, je me suis mis en route sur-le-champ.

St.-Romain.

Quoi ! mon père . . . . cette répugnance que je vous ai témoignée pour le mariage, vous aurait-elle irrité et viendriez-vous ? . . . .

Ferval.

Moi ! mon fils. M'avez-vous jamais vu contrarier vos goûts? ah ! j'en suis incapable.

St.-Romain.

Mon père, que de bonté !

Ferval.

Ah cà ! j'ai des complimens à te faire. Si j'en juge d'après ta lettre, il paraît que tu as de grands succès dans le monde.

St.-Romain.

Oui, Mon père. Sans me flatter. Je puis dire que je vous fais honneur. Il n'est point de fête dont je ne sois prié, point de cercle, point de société dont je ne fasse partie. Figurez-vous qu'on se dispute le plaisir de m'avoir . . . . . C'est à qui m'obtiendra.

Ferval.

Oh ! je le crois sans peine. Tu es arrivé avec de brillantes dispositions, et le séjour de la capitale . . . . . Je présume bien que tu as achevé tous tes exercices.

St.-Romain.

Ah ! je vous en réponds. Vous ne savez donc pas que cette année j'ai concouru, et que c'est moi qui ai remporté tous les prix.

Ferval.

Tous les prix !

St.-Romain.

Oui, aux courses du Champ-de-mars.

Ferval.

Ah ! je comprends. Cela prouve d'abord que tu as de bons chevaux.

St.-Romain.

Ah ! des chevaux excellens. Les charmantes bêtes ! elles sont d'une agilité, d'une ardeur... Vous les verrez, mon père. Oh ! je puis me vanter d'avoir l'écurie la mieux tenue de Paris.

Ferval.

C'est fort bien. Mais tu n'as pas négligé des études plus solides ?

St.-Romain.

Oh ! pour cela, non. Sans perdre mon temps à de vaines sciences, à des calculs abstraits, je me suis livré à la plus sérieuse, à la plus difficile de toutes les études, à celle du cœur humain.

Ferval.

Du cœur humain ! . . .

St.-Romain.

Oui, mon père. Je me suis appliqué à connaître les hommes, et je puis dire que j'y ai réussi. C'est cette science si précieuse qui m'a préservé de tous les écueils de mon âge, qui m'a appris à ne pas juger d'après les dehors, à distinguer les fourbes, les flatteurs. Aussi suis-je entouré de serviteurs fidèles, d'amis sincères....

Ferval.

D'amis sincères ! . . Que vous êtes heureux, mon fils, il me semble que j'ai trouvé un de ces amis sincères, en arrivant ici.

St.-Romain.

Ah ! c'est Armand.

Ferval.

Il paraît aimable.

St.-Romain.

Ah ! vous n'avez pu le juger encore. Mais vous le connaîtrez. Quel homme charmant ! que d'enjouement ! que de légèreté . . . d'esprit ! il y a, dans ses manières

une aisance, un abandon..... Sa conversation est animée, brillante, pleine de traits heureux.... Du reste conteur agréable, beau joueur, bon convive... Il unit tous les talens à toutes les graces; enfin c'est, à la fois, l'homme du monde, l'homme solide, l'oracle de tous les cercles et le modèle de tous les amis.

FERVAL.

Ah! je le vois, c'est un homme très-solide, un ami essentiel.

St-ROMAIN.

N'est-ce pas, mon père?

FERVAL.

Il n'y a que Paris pour apprendre à connaître si vîte les hommes.

St.-ROMAIN.

Ah! oui. Quel délicieux séjour! vous devriez vous y fixer.

FERVAL.

Ma foi! tu m'en ferais presque naître l'envie.

St.-ROMAIN.

Est-il bien vrai? ah! que je serais heureux!

FERVAL.

J'entrevois cependant bien des diffiultés.

St.-ROMAIN.

Il n'y en a point, mon père.

FERVAL.

D'abord la vie est très-coûteuse à Paris, et je crains....

St.-ROMAIN.

Eh! pourquoi donc? Vous avez une grande fortune: il faut en jouir. A quoi bon entasser vos richesses?

FERVAL, *à part.*

Dans le fait, je commence à croire que c'est assez inutile.

St.-ROMAIN.

Pourquoi vous priver de toutes les douceurs de la vie? car vous ne vivez pas, mon père; je vous vois d'ici con-

finé dans votre vieux château... Bon dieu! quelle existence! se ranger autour d'un grand feu, faire l'ennuyeuse partie, étudier la gazette, être à table depuis le matin j'au soir: ne voilà-t-il pas, en deux mots, les amusemens de la campagne?

FERVAL.

Il a parbleu raison. (*à part.*) L'étourdi. (*haut.*) La peinture est d'une fidélité...

St.-ROMAIN.

Vive Paris!.. Ce n'est que là qu'on connaît le prix de la vie. C'est un tableau toujours mouvant, une scène toujours variée. L'évènement du jour y fait oublier celui de la veille. L'un s'enrichit, l'autre se ruine. Une pièce nouvelle tombe aujourd'hui; une autre tombera demain: c'est délicieux. Je ne vous parle pas de toutes les merveilles que l'art fait éclore. Jamais de dégoût, jamais d'ennui, et des femmes charmantes! les plaisirs s'y succèdent avec les saisons. L'esprit, le cœur, les yeux, tous les sens y jouissent à la fois. En un mot, la vie s'y écoule comme un heureux songe, et la faulx du tems y est cachée sous des fleurs.

FERVAL.

Pour le coup, mon ami, tu m'enchante. (*à part.*) Je suis indgné. (*haut*) Voilà le tableau le plus séduisant...

St.-ROMAIN.

Allons, mon père! décidez-vous; devenez habitant de Paris.

FERVAL.

Franchement, ça ne te ferai pas de peine.

St.-ROMAIN.

J'en serai charmé, vous dis-je.

FERVAL.

Parbleu! je suis ravi de t'entendre, car, s'il faut te l'avouer, je venais à Paris dans l'intention de m'y fixer.

St.-ROMAIN.

Est-il possible?

FERVAL.

Oui, depuis long-tems la campagne m'ennui. Mais ce que tu auras de la peine à croire, c'est que je ne savais comment t'annoncer mon projet.

St.-ROMAIN.

Eh! pourquoi donc?... J'en serai enchanté, je vous le répète.

DUO.

FERVAL.

Eh bien! donc, c'en est fait, et j'en crois tes avis

St.-ROMAIN.

Quoi! mon père, il est vrai, vous vivrez à Paris!

FERVAL.

J'habiterai Paris.

St.-ROMAIN.

Qu'une douce et tendre folie
Appelle les jeux et les ris.
La gaîté prolonge la vie,
Et le plaisir n'est qu'à Paris.

FERVAL.

Mais les dépenses!...

St.-ROMAIN.

Vous en ferez.

FERVAL.

Et les finances!...

St.-ROMAIN.

Vous en aurez.
Croyez m'en donc sur ma parole;
Manquerez-vous jamis d'argent!

FERVAL.

Pour empêcher qu'on ne me vole...

St.-ROMAIN.

Eh! vous prendrez un intendant.

FERVAL.

C'est différent, je suis tranquille.

ST.-ROMAIN.

Ah! croyez moi, dans votre azile,
Les jeux, les ris embelliront vos jours.
Je ne parle pas des amours...

FERVAL.

Eh! pourquoi donc supprimer les amours?
Ils font encor le charme de mes jours.

ST.-ROMAIN.

Vraiment, ils font encor le charme de vos jours?

ENSEMBLE.

ST.-ROMAIN.

Allons, qu'une douce folie
Appelle les jeux et les ris.
La gaîté prolonge la vie,
Et le plaisir n'est qu'à Paris.

FERVAL.

Qu'une douce et tendre folie
Appelle les jeux et les ris.
La gaîté prolonge la vie,
Et le plaisir n'est qu'à Paris.

ST.-ROMAIN.

En tous lieux je vous mène;
Toujours nouvelle scène.

FERVAL.

Toujours nouvelle scène.

ST.-ROMAIN.

Aujourd'hui concert, bal,
Demain le docteur Gall,
Et la pièce nouvelle
Et jeux à Bagatelle;
Athénée, Opéra,
Wauxhal et cœtera.

FERVAL et ST.-ROMAIN.

Le plaisir nous rassemble;
Soyons toujours ensemble.

FERVAL.

Près de toi...

ST.-ROMAIN.

Près de moi...

ENSEMBLE.

Qu'une douce et tendre folie, etc.

FERVAL.

Allons, c'en est fait; dès aujourd'hui; je prends une maison.

St.-ROMAIN.

Dès aujourd'hui? Ah! pourquoi Armand n'est-il pas ici? il vous donnerait des idées excellentes; car il a un goût, un tact.... Mais je vais l'appeller.... il loge chez moi.

FERVAL.

Ah! il loge chez toi.

St.-ROMAIN.

Oui; il a bien voulu accepter la moitié de mon appartement. Je cours le chercher. En attendant, je vais vous envoyer mon vallet-de-chambre, homme précieux, excellent serviteur... C'est Armand qui me l'a donné. Vous l'emploierez pour vos premiers frais d'établissement. Il s'arrangera avec le sellier, le maquignon, le décorateur. Il composera votre domestique; enfin vous pouvez être sûr qu'il traitera vos affaires comme les miennes.

FERVAL.

Comme les tiennes.... On ne peut pas mieux dire.

St.-ROMAIN.

Je présume bien que vous faites comme moi; vous ne descendez pas à de pareils détails.

FERVAL.

Non, assurément. Fi donc!

St.-ROMAIN.

Dans un instant, Labrie va se rendre à vos ordres. Moi, je vous le répète, je vole auprès d'Armand, je vous le ramène, nous faisons nos petits arrangemens. Aujourd'hui vous avez une maison, demain vous faites des visites, après demain vous donnez une fête, et, dans trois jours, tout Paris aura les yeux sur vous. Adieu, mon père, adieu. (*Il sort par le fond.*)

SCENE XI.

FERVAL, *seul.*

Bon dieu! quel esprit léger! quelle tête. Envoyez donc les jeunes gens se former à Paris.... Ah! combien je me reproche!... Mais rien n'est désespéré encore.... Le cœur est bon.... Poursuivons mon projet. La leçon sera forte; mais elle est nécessaire. Ah! voici un des honnêtes conseillers de monsieur mon fils. Il faut d'abord le défaire de ce coquin-là.

SCENE XII.

LABRIE, FERVAL.

LABRIE.

Monsieur me voilà à vos ordres. Mon maître m'a dit...

FERVAL.

Oui, j'ai besoin de tes services.

LABRIE.

Monsieur, trop heureux...

FERVAL.

J'ai confiance en toi. Au premier coup-d'œil, je t'ai trouvé l'air d'un garçon honnête.

LABRIE.

Ah! monsieur, il ne faut pas me regarder deux fois... sieur a besoin de quatre ou cinq domestiques?

FERVAL.

Comment! quatre ou cinq.... Vingt.

LABRIE.

Vingt! mais monsieur prend donc une maison considérable?

FERVAL.

C'est ce que je cherche. En connais-tu une?

LABRIE.

Attendez, monsieur.... Justement.... c'est cela. J'ai ce qu'il vous faut. Une habitation délicieuse.... un vrai bijou.. des décors d'une fraîcheur.... des salons d'une magnificence.... des boudoirs.... Ah! c'est un des plus riches banquiers de Paris qui l'a fait arranger pour lui

FERVAL.

Il s'y sera ruiné, sans doute?

LABRIE.

Au contraire, monsieur, il y a manqué. Depuis ce tems il ne l'a plus trouvée assez belle, et voilà pourquoi elle est vacante.

FERVAL.

C'est fini; elle me convient; je la prends.

LABRIE.

Elle est à louer ou à vendre.

FERVAL.

Eh bien! je la loue où je l'achète.

LABRIE, *à part.*

Oh! oh! (*haut.*) Quelle livrée veut prendre monsieur?

FERVAL.

La plus belle, la plus éclatante.

LABRIE.

Ecarlate...: j'entends... Vingt domestiques... dans trois jours tout sera prêt.

FERVAL.

Comment, trois jours! c'est trop long. Dès aujourd'hui je veux briller.

LABRIE.

Monsieur sera satisfait. Je vais m'adresser à un honnête costumier de mes amis, qui me louera une livrée, en attendant que le tailleur ait terminé la vôtre.

FERVAL.

Justement, c'est cela.

LABRIE.

Quant au choix de vos gens, reposez-vous sur moi. Je connois tous les bons sujets de Paris. Cependant il sera nécessaire que vous ayez à la tête de votre maison un homme ferme, vigilant, honnête...

FERVAL.

Je l'ai trouvé... ce sera toi.

LABRIE.

Moi! monsieur; et mon maître?

FERVAL.

Combien as-tu de gages chez lui?

LABRIE.

Mais, monsieur, il me promet quinze cents francs.

FERVAL.

Moi, je te donne cent louis.

LABRIE.

Monsieur, ce n'est pas l'intérêt.

FERVAL.

En voilà vingt-cinq d'avance.

LABRIE.

Il faut que vous soyez son père, pour que je les accepte.

FERVAL.

Le brave garçon!

LABRIE.

Oui, monsieur, tel que vous me voyez, j'ai refusé des russes, des anglais, et jusqu'à des dames de l'opéra... Or, vous savez que ce sont d'excellentes conditions. Mais je suis tellement attaché à monsieur votre fils...

FERVAL.

Sois tranquille, j'arrangerai cette affaire avec lui.

LABRIE.

Sans doute vous logerez ensemble?

FERVAL.

Non, je te l'avoue; nous pourrions nous gêner mutuellement.

LABRIE.

Monsieur songe à tout. Oui, dans le fait, c'est une précaution fort sage.

FERVAL.

Je n'ai pas besoin de te recommander d'être fidèle.... discret....

LABRIE.

Oh! pour discret, monsieur, c'est mon fort. Monsieur n'a plus rien à me dire?

FERVAL.

Ah! j'oubliais une chose essentielle... J'ai amené avec moi une jeune orpheline fort intéressante, dont je prends soin.

LABRIE.

Oui, monsieur, j'entends.... Habitera-t-elle la même maison que monsieur?

FERVAL.

Sans doute. Elle en fera les honneurs. Je te recommande d'avoir pour elle tous les égards, toutes les attentions.... Je l'aime beaucoup.

LABRIE.

Oui, monsieur, j'entends.

FERVAL.

Mon fils ne la connaît pas; je ne lui en ai point encore parlé. Mais je vais la chercher à l'instant dans l'hôtel où je suis descendu, et je la lui présenterai. Tu viendras nous rejoindre ici, et nous en partirons pour aller voir ma maison.

LABRIE.

Oui, monsieur, j'entends. Sur ce chapitre là, vous pouvez être bien sûr... Demandez à monsieur votre fils.

FERVAL.

Je devine le coquin... André?...

ANDRÉ.

Monsieur...

FERVAL.

Tu vas me suivre pour porter nos bagages.

ANDRÉ.

Oui, not' maître.

FERVAL.

Labrie, je te recommande ce garçon là... Il a besoin d'être un peu formé.

LABRIE.

Comment donc? monsieur. Mais il est plein de dispositions. Il est grand, bien bâti... Nous en ferons un beau coureur.

FERVAL.

Il est un peu novice.

LABRIE.

Oh! soyez tranquille, monsieur. Demain vous ne le reconnaitrez pas. Avec un tailleur, un homme est bientôt formé à Paris.

FERVAL.

Adieu; je vais chercher Pauline et je reviens dans l'instant.

LABRIE.

Ah! elle s'appelle Pauline.

FERVAL.

Encore une fois, de la prudence, de la discrétion.

LABRIE.

Oui, monsieur, j'entends.

ANDRÉ.

Je me recomande à vous, monsieur Delabrie.

SCENE XIII.

St.-ROMAIN, LABRIE, *au milieu*, ARMAND.

St.-Romain.

Eh bien! Labrie, mon père?.....

Labrie.

Votre père, monsieur? c'est un homme charmant.

Armand.

Eh bien! il veut donc se lancer? je trouve cette idée là fort gaie, moi.

Labrie.

Ah! monsieur, vous ne vous figurez pas la dépense qu'il va faire. Vingt domestiques, chevaux, équipages, une grande maison, un train de prince, en un mot.

Armand.

Comment donc! mais voilà des principes: c'est délicieux!

St.-Romain.

Tu vois que je ne t'avais pas trompé.

Labrie, *pleurant*

Monsieur, c'est avec douleur.... que je vous annonce une séparation cruelle...

St.-Romain.

Que veux-tu dire?

Labrie.

Je ne suis plus à votre service.

St.-Romain.

Pourquoi donc?

Labrie.

Monsieur votre père m'a nommé son intendant-général.

ARMAND.

Voilà une maison qui sera bien administrée.

ST.-ROMAIN.

Comment malheureux!... Tu m'abandonnes?.. Eh bien! attachez-vous donc à vos gens... Un ingrat... qui me doit tout.

LABRIE.

Ah! monsieur, vous pourriez retourner la phrase.

ST.-ROMAIN.

Maraud!...

ARMAND.

Mais en vérité, mon cher St.-Romain, tu n'as pas plus de raison qu'un enfant. Tu devrais être enchanté. C'est ce qui peut t'arriver de plus heureux.

ST.-ROMAIN.

Comment ?

ARMAND.

Si tu avais la moindre idée en politique, tu sentirais la nécessité d'avoir auprès de ton père un homme à toi, un agent accrédité. Eh bien! le voilà trouvé.

LABRIE.

Mais sans doute. Voilà la raison. Sans cela, tous les trésors du monde....

ST.-ROMAIN.

Je suis étonné....

LABRIE.

Dites donc, monsieur. Mais c'est un lurron que monsieur votre père.

ARMAND.

Comment?

LABRIE.

Je vais vous apprendre une chose qui vous étonnera bien.

ST.-ROMAIN.

Qu'est-ce?

LABRIE.

Il a avec lui une jeune personne!....

ARMAND.

Une jeune personne.....

LABRIE.

Oui, une orpheline dont il prend soin.

ARMAND.

C'est cela. Une infortunée.... Des parens victimes des circonstances.... On connaît ces romans-là.

ST.-ROMAIN.

Est-il bien possible ?

LABRIE.

Il est allé la chercher, et va vous la présenter dans un instant. Elle doit habiter la même maison que lui. Elle en fera les honneurs..... Elle est très-jolie.

ST.-ROMAIN.

Parbleu! je suis curieux de la voir.

LABRIE.

Vous pensez bien qu'il m'a recommandé la plus grande discrétion.

ARMAND.

Eh bien! mon ami, c'est charmant. Que de bonnes fortunes à la fois! une grande maison, qui sera la nôtre; des fêtes que nous donnerons; des chevaux que nous monterons; une femme charmante.....

LABRIE.

Silence! la voici. Je me retire, et vais m'occuper de mes nouvelles fonctions.

SCENE XIV.

ANDRÉ, PAULINE, FERVAL, St.-ROMAIN, ARMAND, *André, Ferval, Pauline entrent par le côté à droite du Théâtre. André porte une valise et un porte-manteau.*

FINAL.

ARMAND et St.-ROMAIN.

Je l'apperçois ; elle s'avance ;
Elle paraît vraiment fort bien.

FERVAL.

Viens, mon enfant ; de l'assurance ;
Auprès de moi tu ne crains rien.

PAULINE.

Près de vous je suis toujours bien.

ANDRÉ.

Bon! ils vont faire connaissance.

FERVAL, *à André.*

D'être indiscret garde-toi bien.

ANDRÉ.

Ah! soyez sûr de ma prudence ;
Non, monsieur, je ne dirai rien.

ENSEMBLE.

St.-ROMAIN et PAULINE.

Son aspect et me trouble et m'agite;
Malgré moi mon cœur bat et palpite,
Et mes sens tout-à-coup sont saisis.

FERVAL.

Bon! Bon! l'épreuve commence.
Ils s'observent en silence.
Déjà tous deux sont épris.

ARMAND.

Elle est vraiment jolie.
Sa grace, sa fraîcheur,
Son air de modestie
Pourraient charmer un cœur.
Soit dit sans flatterie,
Ton père est amateur.

ANDRÉ.

Ah ! dieux, quelle ville charmante !
Tout me séduit et tout m'enchante.
Point de travail, point de soucis.
Ah ! quel plaisir d'être à Paris !

FERVAL.

Mon fils, je viens vous présenter
Une personne qui m'est chère.
Je la chéris ainsi qu'un père,
Et vous devez la respecter.

St.-ROMAIN.

D'obéir à l'ordre d'un père,
Madame, il me sera bien doux.

PAULINE.

Ah ! monsieur, pour moi, c'est un frère
Que j'espère trouver en vous.

St.-ROMAIN, *à Armand.*

Entends-tu ! c'est l'inconnue...

ARMAND.

Allons donc, tu perds l'esprit.
Eh mais ! tu ne l'as pas vue.

St.-ROMAIN.

A sa voix je l'ai reconnue.

ARMAND.

C'en est fait, il perd l'esprit.

FERVAL, PAULINE et ANDRÉ.

Il a l'air tout interdit.

ENSEMBLE.

St.-ROMAIN, PAULINE

Son aspect et me trouble et m'agite ;
Malgré moi mon cœur bat et palpite,
Et mes sens tout-à-coup sont saisis.

ARMAND, *à Ferval.*

Elle est vraiment jolie.
Sa grâce, sa fraîcheur,
Son air de modestie
Peuvent charmer un cœur.
Soit dit sans flatterie,
Vous êtes amateur.

FERVAL.

La trouvez-vous jolie !
C'est pour elle un bonheur.
Car vous, sans flatterie,
Vous êtes connaisseur.

SCENE XV.

Les mêmes, LABRIE, *entre.*

LABRIE.

Monsieur, votre maison est prête ;
On peut l'habiter à l'instant.
A vous recevoir on s'apprête ;
De mon choix vous serez content.

ANDRÉ.

Et mon habit, monsieur Labrie !...

LABRIE.

Vous allez être beau garçon.

FERVAL.

Mes chers amis, je vous en prie,
Venez me voir dans ma maison.
Et le plaisir et la folie
Y seront toujours de saison.
(*à Pauline.*)
Rassure-toi, ma chère amie ;
Je te croyais plus de raison,

ARMAND.

Oui, nous irons vous rendre hommage.
Heureux espoir ! doux avenir !
Chez vous sera toujours l'image
Et de l'amour et du plaisir.
(*à St.-Romain.*)
Quel rêveur ! allons, courage !
Eh ! pourquoi donc toujours languir ?

FERVAL, ARMAND, LABRIE.

Chaque jour nouvelle fête
Ou nouveau plaisir s'apprête.

Vous bannirez
Nous bannirons les ennuis,
Vous aurez
Nous aurons beaucoup d'amis,
Et nous verrons tout Paris.

ANDRÉ.

Chaque jour nouvelle fête
Ou nouveau plaisir s'apprête.
Point d'ennui, point de soucis;
Du bon vin, de beaux habits:
Quel plaisir d'être à Paris.

St.-ROMAIN.

Oui, voilà bien sa tournure;
C'est sa taille, son maintien.
Quelle étonnante aventure!
Vraiment, je n'y conçois rien.

PAULINE.

Ah! dieux, quel tourment j'endure
Et quel supplice est le mien!

FERVAL.

Adieu, messieurs, je vous en prie
Venez me voir dans ma maison.

St.-ROMAIN et ARMAND.

Nous irons sans cérémonie
Et nous verrons votre maison.

FERVAL.

Ah! oui, messieurs, point de façon.
Mais nous, partons pour la maison.
(*à Pauline.*)
Je te croyais plus de raison.

ARMAND, *à St.-Romain.*

As-tu donc perdu la raison!

(*Ils sortent tous par le fond.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La Scène est chez Ferval. Le Théâtre représente un Salon meublé avec la plus grande élégance.

SCENE PREMIÈRE.

Tous entrent par le fond.

LABRIE, *seul.*

Allons, Labrie, allons, ta fortune commence.
Quel luxe! quel éclat! quelle magnificence!
Mais aussi comme il faut souffrir!
Quel embarras et quel supplice!
Hâtons-nous de nous enrichir,
Pour nous retirer du service.

SCÈNE II.

Le même, un TAILLEUR, un BOTTIER et un CHAPELIER *habillés à la mode, et portant, l'un un frac, l'autre des souliers, et le troisième un chapeau. Ils entrent par le fond.*

TOUS TROIS.

Monsieur, nous apportons, d'après votre demande,
Divers objets du goût le plus nouveau.

LABRIE.

Voyons. Ah! quel chapeau! que la forme en est grande!

LE CHAPELIER.

C'est qu'il est à la russe.

LABRIE.

Il me paraît fort beau.

(Il le met sur sa tête.)

Hen! comment! me va-t-il?

TOUS.

Ah! que vous êtes beau!

LABRIE.

Chacun de vous est fort habile.
Messieurs, entrez. Grace à votre art,
Vous changerez un campagnard
En agréable de la ville.

(Le Tailleur, le Chapelier, le Cordonnier entrent dans un cabinet à droite du Théâtre.)

J'entends encor quelqu'un venir.
Quel embarras et quel supplice!
Il faut bien vîte m'enrichir
Pour me retirer du service.

SCÈNE III.

LABRIE, une COUTURIÈRE, une LINGERE et une MARCHANDE DE MODES, *portant des dentelles, des robes et un chapeau. Elles entrent du fond.*

TOUTES.

Monsieur, nous apportons, d'après votre demande,
Des robes, des chapeaux, fabriqués chez Leroi.

LABRIE.

Voyons. Ah! quel chapeau! la forme en est bien grande.
Il doit être à la russe, il semble fait pour moi.

LES DAMES.

Ah! ne profanez pas les œuvres de Leroi.

LABRIE.

Entrez ici, jeunes fillettes,
A vous la beauté va s'offrir.
Mais par le charme des toillettes,

Vous allez encor l'embellir.
On vient... c'est à ne plus finir.
(*Elles entrent dans un cabinet à gauche.*)

SCÈNE IV.

LABRIE et les VALETS de pied, *en habits écarlate galonnés.*

LES VALETS.

Tous les valets de pied présentent leurs hommages
Et leur profond respect à mónsieur l'intendant.

LABRIE, *les inspectant.*

Ils ne sont pas fort mal, je suis assez content.

LES VALETS.

Si monsieur l'intendant voulait fixer nos gages.

LABRIE.

Vous le saurez demain : chacun sera content.

SCÈNE V.

Les Mêmes, un COCHER, deux PALEFRENIERS, deux JOCKEIS et nn PIQUEUR. *Ils entrent tous par le fond.*

TOUS.

Salut à monsieur de Labrie.

LABRIE.

Ah! ah! fort bien! c'est l'écurie.

LES PIQUEURS.

Recevez les respects de toute l'écurie.

LABRIE.

J'accepte les respects de toute l'écurie.
(*Au Cocher.*)
Pour l'avoine et le foin nous nous concerterons.

LE COCHER.

Oui, nous partagerons.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, ANDRÉ, un MAITRE-D'HOTEL, un CHEF DE CUISINE et trois Marmitons.

ANDRÉ, *en coureur, avec une canne à pomme.*

Mon dieu! que je suis beau! que j'ai donc bonne mine!

TOUS LES DOMESTIQUES, *riant.*

Ah! la drôle de mine!

LABRIE.

Respectez le coureur... mais voici la cuisine.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Je suis le maître d'hôtel.

LABRIE.

Si j'en crois l'apparence
Et votre ample rondeur, ah! nous ferons bombance.

TOUS.

Oui, nous ferons bombance.
Ah! comme nous boirons!
Comme nous mangerons!
Comme nous dormirons.

LABRIE.

J'entends et je prétends que l'on soigne ma table.
Je veux des mêts exquis et des vins toujours frais.
Et comme il faut, en tout, se montrer équitable,
Qu'on me serve d'abord, et les maîtres après.
Sortez.

TOUS, *sortant.*

Quelle jouissance!
Nous ferons tous bombance.
Ah! comme nous boirons!
Comme nous mangerons!
Comme nous dormirons!

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE VII.

LABRIE, ANDRÉ.

LABRIE.

Toi, reste .... j'ai à te parler un moment. Le maître a de la bienveillance pour toi; cela fait que je t'aime beaucoup.

ANDRÉ.

Ah! monsieur Labrie, que vous êtes bon! on voit ben que c'est le cœur qui parle.

LABRIE.

Je te prends sous ma protection.

ANDRÉ.

Oh ben! c'est bon, je sommes ben tranquille.

LABRIE.

Ah! quelle manière de parler! tu me déchires le timpan. Il faut que tu apprennes à t'exprimer d'une manière moins triviale. Tu fais à chaque instant contre la langue des fautes ..... conséquentes.

ANDRÉ.

Ah! dame moi, je parlons à la bonne franquette.

LABRIE.

C'est bon pour le village. Mais à la ville on ne parle pas comme cela. Allons, tiens toi donc mieux; prends un air digne .... la démarche haute. A ta mine simple et bonace on te prendrait pour le domestique d'un petit bourgeois .... tu as un air trop familier, trop populaire.

ANDRÉ.

Ah! c'est vrai; je ne suis pas fier d'abord.

LABRIE.

Eh bien! tant pis pour toi ... mais voici monsieur ... silence! allons, tiens toi bien, les pieds en dehors, la main droite appuyée sur ta canne, la tête haute.

SCENE VIII.

Les Mêmes, FERVAL, le TAILLEUR, le CORDONNIER, et le CHAPELIER.

FERVAL, *habillé à la mode.*

Eh bien! messieurs, vous dites donc que cela ne me va pas mal. Parbleu! je suis impatient de me faire voir.

ANDRÉ, *éclatant de rire.*

Quoi! not' maître, c'est vous?.... Ah! mon dieu, qu'eu mine vous avez comme çà! Ah! ah! ah! que vous êtes donc drôle!

FERVAL, *riant.*

Ah! mon dieu, je crois que c'est André. Oh! mon pauvre garçon, qu'est-ce qui t'a fagoté de la sorte? tu as bien l'air d'une caricature.

ANDRÉ.

Non, not' maître, ce n'est pas comme çà que je m'appelle.... je sis coureu.

LABRIE.

Allons, tais toi..... monsieur est à merveille.

LE TAILLEUR.

N'est-il pas vrai? comme cet habit fait ressortir l'élégance de la taille!

FERVAL.

Il est un peu court.

LE CHAPELIER.

Comme ce chapeau embellit le regard!

FERVAL.

Il est un peu long.

LE CORDONNIER.

Comme ce soulier rend le pied gracieux!

FERVAL.

Il est un peu étroit.... il me gêne.... j'aime être à mon aise.

LABRIE.

Ah! monsieur, c'est du plus mauvais ton.

FERVAL.

Oui... c'est du mauvais ton?... A la bonne heure. Pourtant j'aurai de la peine à marcher.

LE CORDONNIER, *avec fierté.*

Je le crois bien, monsieur. Vos souliers ne sont pas faits pour cela. Je ne chausse point les gens qui marchent.

FERVAL.

Monsieur, je vous demande bien pardon. Mon intention n'était pas de vous humilier.... A propos, messieurs, il faut que je vous solde vos mémoires.

TOUS TROIS.

Ah! fi donc!

LE TAILLEUR.

Nous ne recevons pas si peu d'argent à la fois.

LE CORDONNIER.

Cela se trouvera avec autre chose.

LE CHAPELIER.

Cela regarde monsieur votre intendant.

FERVAL.

Comme il vous plaira, messieurs.

LABRIE.

Oui, oui, c'est de ma compétence. J'arrangerai tout cela.

LE TAILLEUR, *donnant à André un paquet entourré d'un mouchoir de soie.*

Coureur, portez ceci dans mon cabriolet.

ANDRÉ.

Dans son cabriolet!... Tiens, est-ce que les tailleurs vont en voiture à Paris?

FERVAL.

Pourquoi pas? Il y a tant d'honnêtes gens qui vont à pied.

LABRIE.

Sans doute. Ces messieurs prennent voiture pour épargner le tems. C'est maintenant la mode à Paris. On fait ses affaires le plus vîte qu'on peut.

FERVAL.

C'est fort naturel. Allons, messieurs, sans adieu.

LABRIE

Vous verrez souvent ces messieurs, car les modes sont très-changeantes.

LE CHAPELIER.

Oui, la forme des chapeaux est menacée de quelque variation pour le moment.

LE TAILLEUR.

Nous avons comité demain, pour simplifier la coupe des habits.

LE CORDONNIER.

Il se prépare une grande révolution dans l'art de la chaussure.

FERVAL.

Oh! soyez tranquilles. Je me tiendrai au courant des modes, j'aurai les gravures.

TOUS.

Monsieur, nous avons l'honneur...

FERVAL.

Au plaisir.... Labrie, reconduis ces messieurs. Vois si mes voitures sont arrivées, et tu viendras ensuite prendre mes ordres.

SCENE IX.

FERVAL, *seul.*

Enfin me voilà seul,... je respire.... je n'ose en vérité

pas me regarder. Je me fais pitié à moi-même. C'est égal. Je connais le caractère de St.-Romain, et je persiste à croire que j'ai pris le bon moyen. Toutes mes actions sont bien folles, bien extravagantes; mais je m'estime fort heureux, si, en paraissant ridicule pendant un jour, je peux empêcher mon fils de l'être toute sa vie. Ah! que je hais tout ce bruit, tout ce fracas, et combien il me tarde de retourner dans ma paisible demeure!

ROMANCE.

Asyle où règne le bonheur,
Séjour de paix et d'innocence,
Malgré l'éclat de l'opulence,
Vous pouvez seul plaire à mon cœur.
Oui, de mon riant hermitage
Je connaitrai bien mieux le prix,
Et quitterai sans nuls soucis
Le brillant hôtel de Paris.
Pour l'humble maison du village.

O toi que j'aime avec ardeur,
Mon fils, écoute ma prière;
Promets moi de suivre ton père,
Et rien ne manque à mon bonheur.
Moment charmant! heureux voyage!
Ah! si mes vœux sont accomplis,
Entre mes deux enfans chéris,
Dès demain je quitte Paris
Et prends le chemin du village.

SCENE X.

FERVAL, LABRIE.

LABRIE, *annonçant.*

Monsieur Armand et monsieur de St.-Romain.

FERVAL.

Mon fils !... Un moment... Avant de l'introduire, fais venir tous mes gens en grande tenue.

(*Ici tous les domestiques entrent et se rangent en cercle dans le salon.*)

SCENE IX.

Les Mêmes, St.-ROMAIN, ARMAND.

St.-ROMAIN.

Parbleu! mon père, on a bien de la peine à pénétrer jusqu'à vous.

FERVAL.

Touchez-là, mon cher ami; j'étais bien impatient de vous voir.

St.-ROMAIN.

Mais, mon père, vous voilà dans le dernier genre.

ARMAND.

Cela vous sied à ravir. Vous n'avez que vingt ans.... ma parole d'honneur.

FERVAL.

Eh bien! Comment trouvez-vous mes appartemens?

ARMAND.

Fort beaux. Votre livrée est du meilleur goût.

FERVAL.

Oh! vous ne voyez rien. Ce n'est qu'un commencement. Mais dès demain je m'occuperai de monter ma maison. (*Ici les domestiques sortent.*) Je vous consulterai sur tout, mon cher Armand; car vous avez un tact.... Mon fils me l'a dit.

ARMAND.

Oui, j'ai toujours eu le sentiment des beaux arts.

ST.-ROMAIN.

Ah! je vous en réponds, mon père; vous pouvez vous adresser à lui.

FERVAL.

D'abord il me faut des équipages, des chevaux ...

ARMAND.

Je vous les choisirai. Depuis vingt ans, j'ai eu affaire à tous les selliers de Paris ....

FERVAL.

Un cabinet de tableaux, de statues ....

ARMAND.

Je m'en charge; je suis lié avec tous les artistes.

FERVAL.

Des vases étrusques, des médailles .....

ARMAND.

A merveille. J'ai un parent qui est un des premiers antiquaires du monde.

FERVAL.

Une belle bibliothèque .....

ARMAND.

Oui, en acajou .... je vertai Jacob.

FERVAL.

De bons livres ....

ARMAND.

En maroquin .... dorés sur tranche. Je connais un libraire qui vous les fournira à la toise.

FERVAL.

Parbleu! mon ami, vous êtes un homme précieux, universel, vous avez des connaisssances par-tout.

ARMAND.

Oui, je suis assez répandu,

AIR.

Courant toujours nouvelles fêtes,
Faisant toujours d'autres conquêtes,

Je sais charmer tous mes loisirs.
Ennemi de la tristesse,
Je concilie avec adresse
Les affaires et les plaisirs.

TOUS.

En charmant ainsi ses loisirs,
Ah! qu'il doit avoir de plaisirs!

ARMAND.

Matin et soir je cours la ville,
Je joins l'agréable à l'utile.
Je ne connais pas un salon
Où m'avoir ne soit du bon ton.
Parlant de danse et de musique,
De modes et de politique,
Par-tout on vient me consulter.
Voilà comme il faut exister.

Courant toujours nouvelles fêtes, etc.

Chez la dévote je soupire,
Chez la prude c'est un délire;
Profond avec l'homme d'état
Et grave avec le magistrat,
Tour-à-tour je blame ou je loue
Et je sais passer sans effort
De l'académie où l'on joue,
A l'académie où l'on dort.

Courant toujours nouvelles fêtes, etc.

FERVAL.

Ah! vous êtes un homme unique, charmant, délicieux.... je ne veux plus que vous me quittiez.

ARMAND.

Pardon. Il faut pourtant que je m'échappe une minute.

FERVAL.

Déjà? Oh! vous êtes bien cruel.

ARMAND.

J'ai cent louis à prendre chez mon homme d'affaires, et je reviens a l'instant.

FERVAL.

Comment! vous me quitteriez pour cent louis; vous les aurez dans l'instant.

ARMAND.

C'est différent; je ne vous quitte plus.

ST.-ROMAIN, *à part.*

Bon! il paiera mes dettes.

FERVAL, *à Armand.*

Je l'ai résolu, je veux être votre ami.

ARMAND.

Monsieur....

FERVAL.

Mais... votre ami intime.

ARMAND.

Je suis déjà le vôtre.

FERVAL.

Dites-moi, mon cher Armand; que ferons-nous d'ici à demain? Amenez-moi du monde pour passer la soirée.

ARMAND.

Reposez-vous sur moi. Vous aurez la meilleure compagnie de Paris.

ST.-ROMAIN.

Mais, mon père, il me semble qu'il vaudrait mieux attendre à demain.

FERVAL.

Oh! point de retard. Je suis pressé de jouir. Il y a trop long-tems que je vis renfermé comme un hibou. J'ai peur de m'ennuyer.

ARMAND.

Vous avez raison. Amusez-vous, jouissez, dépensez. Quand une fois on est lancé, il ne faut pas faire les choses à demi.

FERVAL.

Eh bien! voilà des principes. Nous souperons, nous jouerons, nous danserons.

St.-Romain, *joyeux.*

Comment! mon père, nous danserons? Oh! c'est charmant. (*à part.*) Si je pouvais profiter de l'occasion pour parler à Pauline.

Ferval, *à Armand.*

Ah! çà, je veux beaucoup de monde.

Armand.

Soyez tranquille. J'irai à la sortie de l'Opéra; je vous amenerai tous les oisifs qui s'y trouvent, et je vous réponds que vous aurez nombreuse société.

Ferval.

Holà! mes gens... (*Labrie et André entrent par le fond.*) Labrie, j'aurai ce soir beaucoup de monde à souper; donne des ordres à mon maître-d'hôtel, pour que tout soit servi avec la plus grande profusion... Ma voiture est-elle prête?

André.

Oui, not' maître, je vas courir devant.

Labrie.

Monsieur, vous avez-là trois belles voitures de remise selon vos désirs. Elles ne vous coûteront que dix louis par jour.

Ferval.

Eh bien! ce n'est pas cher.

Armand.

Non, si elles sont à la mode. (*à part à Ferval.*) Méfiez-vous de ce coquin-là.

Ferval.

Mes amis, je vous laisse. Mais je reviendrai bientôt. Songez à la danse, à la musique.... Soyez les ordonnateurs de la fête, et sur-tout n'épargnez rien. Que l'argent ne vous retienne pas et que demain on ne parle dans tout Paris, que de ma grandeur et de ma magnificence.

André, *courant devant Ferval.*

Attendez donc not' maître.

(*Ils sortent.*)

SCENE XII.

ARMAND, St.-ROMAIN.

ARMAND.

Eh bien! mon ami, tu dois être enchanté. Voilà un père qui te fera honneur dans le monde.

St.-ROMAIN.

Oui, mais ne vas lui faire faire des folies... Il me semble qu'il va un peu vite.

ARMAND.

Sois donc tranquille... Cela se calmera... Il a été si long-tems économe. Il est bien naturel qu'il soit d'abord un peu prodigue. C'est un fleuve long-tems retenu qui s'échappe avec violence, mais qui reprendra tout doucement son cours...

St.-ROMAIN.

Ecoute-donc; c'est que si cela allait trop loin, j'en serais la première dupe.

ARMAND.

Dans le fait, ton père ne pouvait pas vivre plus long-tems comme un Anachorete.

St.-ROMAIN.

Comment?

ARMAND.

Tu te figures donc bonnement que c'est pour tes beaux yeux qu'il a changé tout-à-coup de manière de vivre? Mais point du tout.

St.-ROMAIN.

En effet, je me rappelle. Il vient de me dire tout-à-l'heure que depuis long-tems son intention etait de se fixer à Paris.

ARMAND.

C'est cela, la petite personne s'ennuyait à la campagne; elle aura voulu briller sur un plus grand théâtre, et ne pouvant pas décemment ruiner ton père en province, c'est à Paris qu'elle a réservé cet honneur.

ST.-ROMAIN.

Comment !... Tu crois ?...

ARMAND.

J'en suis sûr... Ces femmes-là sont si adroites... Oh ! il y a long-tems que je les connais.

ST.-ROMAIN.

Tu as beau dire; celle-ci a un air si simple, si modeste; un maintien si décent, une physionomie si douce...

ARMAND.

Ah ! elle ne joue pas mal son rôle... Mais je crois que tu en es vraiment amoureux.

ST.-ROMAIN.

Mon ami, on ne m'ôterait pas de l'idée que c'est l'inconnue du bal.

ARMAND.

Allons, voilà son accès qui le reprend.... Eh bien ! fais lui la cour.

ST.-ROMAIN.

Oh ! non. Je crains....

ARMAND.

Veux-tu que je la lui fasse? je ne m'amuserai pas à soupirer, à languir.... Sois tranquille.

ST.-ROMAIN.

Arrête, mon ami. Si elle est vertueuse, je ne dois lui offrir qu'un amour pur et délicat. Si, au contraire, tes soupçons sont fondés, elle est indigne de moi.

ARMAND.

C'est superbe... Mais je l'apperçois cette tendre orpheline, et, en ami généreux... Je te laisse avec elle.

St.-Romain.

Ah! oui, vraiment, c'est elle-même.

Armand.

Comme te voilà troublé!... Je gage que tu sens palpiter ton cœur... Allons donc, enfant... Du courage. Ma foi!... elle est vraiment gentille... Ah çà! dépêche-toi de lui plaire, ou bien je t'avertis que je me mets sur les rangs. Arrange-toi... Je te donne vingt-quatre heures.

SCÈNE XIII.

St.-ROMAIN, PAULINE. (*Elle sort d'un cabinet à gauche du théâtre.*)

Pauline.

Ah! monsieur, pardon.... je ne croyais pas.

St-Romain.

Eh quoi! mademoiselle, serais-je assez malheureux pour que ma présence... (*à part.*) Mon trouble me permet à peine de parler.

Pauline.

Non, monsieur. Mais... (*à part.*) Dieux! que je suis émue! en vérité je ne sais que lui dire.

St.-Romain.

Permettez-moi, mademoiselle, de profiter du premier moment où j'ai le bonheur de vous voir seule, pour vous exprimer combien il me sera agréable de me trouver souvent avec vous.

Pauline.

Monsieur.

St.-Romain.

J'aime si tendrement mon père.. je passerai mes jours près de lui... et vous ne le quitterez pas sans doute?

Pauline.

Oh! non, jamais.

ST.-ROMAIN, *à part.*

Jamais, grands dieux! [*haut.*] vous savez qu'il se fixe à Paris.

PAULINE.

Hélas! oui.

ST.-ROMAIN.

Cela vous causerait-il de la peine?

PAULINE.

Ah! sans doute. C'est un genre de vie si peu conforme à ses goûts, à son caractère.... Il est des plaisirs pour tous les âges.... Cette folie brillante qui convient à la jeunesse n'est pas faite pour l'âge mûr. Ne craignez-vous pas de voir votre excellent père en butte aux traits du ridicule, de l'exposer aux railleries d'un monde frivole.

ST.-ROMAIN, *à part.*

Que de raison! et j'aurais pu la soupçoner....

PAULINE.

Il était si heureux, si respecté, quand nous vivions à la campagne.

ST.-ROMAIN.

Eh quoi! mademoiselle, vous n'avez pas été élevée à Paris.

PAULINE.

J'y arrive pour la première fois.

ST.-ROMAIN.

C'est singulier... il me semble que je vous ai vue... depuis bien long-temps.

PAULINE.

Vous êtes dans l'erreur.

ST.-ROMAIN.

Ah! c'est une erreur sans doute; mais de grace, ne la détruisez pas: elle me rend si heureux.

PAULINE.

Comment?

St.-Romain.

Oui, mademoiselle, apprenez que dès long-temps j'adorais un être idéal, que je me figurais un modèle de grace, de douceur, de bonté. Eh bien! cette femme imaginaire, ce regard plein de douceur... je les vois... ils sont là... devant mes yeux... Ah! pardon, mademoiselle, je m'égare....

Pauline.

En effet, il me semble, monsieur, que tout cela est bien romanesque... et que vous vous êtes un peu écarté de la conversation.

St.-Romain.

Ah! mademoiselle, daignez me pardonner la témérité...

Pauline.

Quoi! Je vous connais à peine; je vous parle pour la première fois... Ah! monsieur, j'avais le droit de m'attendre à plus d'égards... D'ailleurs, vous le savez, je dépends de monsieur votre père.

St.-Romain, *à part.*

O ciel! je frémis. (*haut.*) Vous dépendez de mon père, dites-vous?

Pauline.

Sans doute. Je lui dois tout; je n'ai que lui dans le monde...

St.-Romain.

Eh quoi! vous l'aimez donc?

Pauline.

Si je l'aime! Ah! pouvez-vous me le demander?

St.-Romain.

Vous l'aimez?

Pauline,

Je l'aimerai toute ma vie.

DUO.

PAULINE.

Il a pris soin de ma jeunesse ;
Il me prodigue sa tendresse :
Hélas ! comment ne pas l'aimer !

St.-ROMAIN.

Ah ! juste ciel ! quelle souffrance !
Tâchons au moins de me calmer.

PAULINE.

Il a pour moi tant d'indulgence.
Je ne forme pas un désir
Qu'il ne s'empresse d'accueillir.

St.-ROMAIN. *à part.*

Je ne puis plus me contenir.
(*haut.*) Quoi ! vous l'aimez !...

PAULINE.

Avec tendresse.

St.-ROMAIN.

Et près de lui toujours...

PAULINE.

Sans cesse...

S.-ROMAIN.

Vous resterez !..

PAULINE.

Je resterai.

St.-ROMAIN.

Vous l'aimerez !

PAULINE.

Je l'aimerai.

St.-ROMAIN, *à part.*

Ah ! c'en est trop... affreux mystère !

PAULINE, *à part.*

Hélas ! pourquoi dois-je me taire ?
(*haut.*) De grâce, calmez-vous, monsieur.

St.-ROMAIN.

Ah ! tout l'enfer est dans mon cœur !

ENSEMBLE.

Qu'il est cruel de douter, quand on aime!
Un seul soupçon est un tourment affreux.
La certitude et l'évidence même
Font moins souffrir, rendent moins malheureux.

Qu'il est cruel d'affliger ce qu'on aime!
Un seul soupçon est un tourment affreux.
La certitude et l'évidence même
Font moins souffrir, rendent moins malheureux.

St.-Romain.

C'en est fait, je ne puis plus supporter cet horrible doute. Madame, au nom du ciel, apprenez-moi qui vous êtes. Je vous le demande à genoux.

SCENE XIV.

St.-ROMAIN, FERVAL, PAULINE.

Ferval.

Eh bien! eh bien! monsieur mon fils.

St.-Romain.

Mon père!... Je suis perdu.

Pauline

Voyez à quoi vous m'exposez.

Ferval.

Mais non, je t'en prie, continue... Voilà ce qui s'appelle ne pas perdre de tems.

St.-Romain.

Mon père!...

Ferval.

Ecoute donc; pour te plaire, je me suis mis à la mode, mais je ne m'y mettrai morbleu pas jusqu'à ce point-là.

Pauline.

Monsieur, je vous prie de croire...

Ferval.

Rassure-toi, mon enfant: cela n'arrivera plus. Je suis

bien sûr que tu as été effrayée de cette brusque déclaration.

St.-Romain.

Dieux ! comme il lui parle.

Ferval.

Chez nous autres campagnards, le véritable amour est timide, soumis, respectueux... A la ville, c'est probablement un autre genre. Mais comme on ne peut pas se défaire en un jour de toutes ses vieilles habitudes, nous serons le plus long-tems possible fidèles à la décence et à la délicatesse.

St.-Romain, *à part.*

Oh ! dieux, qu'il m'humilie !...

Ferval.

Va, mon enfant, tu m'es trop chère, pour que je ne veille pas à l'avenir sur toi. Mais oublions tout ceci. Je vois que mon fils est honteux de sa conduite, et il serait trop cruel d'ajouter à sa douleur... Parlons d'autre chose, de notre fête de ce soir, par exemple. Je veux que tu éclipses les plus jolies femmes de Paris. En conséquence, voici un petit écrin de cent mille francs que je te prie d'accepter.

St.-Romain, *à part.*

Un écrin de cent mille francs ! ... quelle folie !

Pauline.

Ah ! monsieur, qu'ai-je besoin de ces riches parures ? reprenez-les, je vous en supplie. Vos bontés, votre tendresse : voilà les seuls biens que j'attends de vous.

Ferval.

Non mon enfant, garde tout cela.... Ah ! je ne puis trop faire pour toi.... Mon bien, ma fortune, tout ce que j'ai de plus cher au monde, je te le destine. Oui, je veux te rendre la plus heureuse des femmes... C'est toi qui feras le charme et la consolation de mes vieux jours. (*Il l'embrasse tendrement.*)

ST-ROMAIN.

Grand dieux! serait-il possible?...

FERVAL.

Eh bien! mon fils, qu'as-tu donc? est-ce que tu te trouves mal?

ST.-ROMAIN.

En effet, mon père, je ne suis pas bien.

SCENE XV.

Les Mêmes, LABRIE.

LABRIE.

Monsieur, vos ordres seront exécutés. Vous aurez ce soir la fête la plus galante, la plus délicieuse et la mieux ordonnée. L'artificier et le glacier sont déjà en pleine activité. Le restaurateur dresse les tables; le chef de la musique dispose l'orchestre; l'illuminateur prépare les quinquets. En un mot, votre jardin et votre hôtel vont offrir tout ce que l'art a de plus éclatant, et la féerie, de plus merveilleux.

FERVAL.

Bravo! Labrie. Si la moindre chose manque, je m'en prends à toi, d'abord.

LABRIE.

Ah! soyez bien tranquille... A propos, monsieur, il y a là un homme qui vous demande avec mystère. Il prétend que vous l'avez fait appeller.

FERVAL.

Sans doute... Je l'ai invité pour ce soir... Mais j'ai deux mots à lui dire auparavant, et je vais le trouver.

LABRIE.

Monsieur, qu'avez-vous donc fait de votre coureur? je ne l'ai pas revu depuis qu'il est sorti avec vous.

FERVAL.

Ma foi ! je l'ignore. Au premier détour, je l'ai perdu de vue. Il se sera sûrement égaré dans Paris... J'en suis même inquiet.

LABRIE.

Soyez tranquille, monsieur; il se retrouvera. Allez, c'est un gaillard...

FERVAL.

Oh! pas si fin que tu le crois. Allons, mon enfant, vas achever ta toilette, pare toi de tes diamans, et, ce soir, tous les yeux seront fixés sur toi.

SCENE XVI.

St.-ROMAIN, LABRIE.

St.-ROMAIN.

Ah ! Labrie.

LABRIE.

Eh bien ! monsieur, tout va à merveille...

St.-ROMAIN.

Oui, à merveille. Si tu ne viens à mon secours, je suis un homme perdu.

LABRIE.

Monsieur, je vous demande bien excuse; mais je suis tellement occupé de ma fête.....

St.-ROMAIN.

Il s'agit bien de fête.....

LABRIE.

Depuis une heure, je ne songe qu'à l'artifice... Et il faut que j'aille...

St.-ROMAIN.

Maraud, veux-tu bien rester.

LABRIE.

Non, monsieur, je ne peux pas vous entendre dans ce

moment-ci. Mon maître a besoin de moi. Monsieur votre père est mon maître; l'obéissance est la première vertu d'un valet, et je suis bien votre serviteur. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

ARMAND, St.-ROMAIN.

St-Romain.

Le coquin! le drôle! le misérable! l'infâme!

Armand.

Eh bien! mon cher St.-Romain, qu'as-tu donc? on dirait que tu joues les fureurs d'Oreste.

St.-Romain.

Ah! mon ami, tu me vois au désespoir. Je lui ai déclaré mon amour.

Armand.

Elle ne t'a pas écouté .... je gage que tu t'y es mal pris.

St.-Romain.

Figure-toi qu'au moment où je venais de tomber à ses pieds...

Armand.

Comment! tu t'es jeté à ses pieds? allons j'étais sûr que tu avais fait quelque gaucherie.

St.-Romain.

Pour comble de malheur, mon père m'a surpris.

Armand.

Vraiment?... Eh bien! çà fait tableau, c'est dramatique.

St.-Romain.

Mais tu ne saurais te faire une idée de ma rage, lorsqu'en ma présence il lui a prodigué les plus grandes marques de tendresse.

Armand.

Eh bien! m'étais-je trompé sur le compte de l'intérès-

sante orpheline ? Prends garde à toi, mon pauvre ami, cette femme-là lui fera faire bien des folies.

St.-Romain.

C'est que si mon père continue, personne ne voudra plus me prêter.

Armand.

Je le crois bien, parbleu ! tu seras peut-être obligé de répondre pour lui.

St.-Romain.

J'en ai peur.

Armand.

Comment vas-tu t'arranger avec tes créanciers ? Ils sont capables de te faire un procès criminel.

St.-Romain.

Un procès criminel !

Armand.

C'est tout simple. Tu leur promets un père avare, et tu leur fournis un père prodigue.... Voilà leur hypothèque à tous les diables.

St.-Romain.

Si tu m'en crois, mon cher Armand, nous parlerons à mon père, nous lui ferons des représentations.

Armand.

Des représentations... d'un fils à un père!... Ah! mon ami, y pense-tu ?

St.-Romain.

Il faut cependant lui dire...

Armand.

Peine perdue, mon ami. C'est un philosophe que ton père. Il sait que tu dissiperais son bien ; il aime mieux le manger lui-même. Si j'avais un fils comme toi, diable m'emporte si je me donnais la peine d'amasser.

St.-Romain.

Tâchons de trouver un moyen.

ARMAND.

Tout ce que je puis faire pour toi, c'est de lui souffler la petite. Dans le fait, je lui trouve une figure assez drôle.

St.-ROMAIN.

Non, mon ami, je ne le souffrirai pas.

ARMAND.

Ecoute donc il y a urgence.... Ton père est encore jeune; il n'a qu'à l'épouser.

St.-ROMAIN.

Croirais-tu bien qu'il vient de lui donner pour cent mille francs de diamans?

ARMAND.

Cent mille francs de diamans! C'est arrêté, mon ami, je l'enlève.

St.-ROMAIN.

Silence; voici mon père.

SCENE XVIII.

Les Mêmes, FERVAL.

FERVAL, *à part.*

Mon ami est bien au fait du rôle qu'il doit jouer ce soir, et cela ira à merveille. (*haut*) Ah! vous voilà, mon bon ami, j'étais déjà chagrin de ne pas vous voir. Bon jour .... cela n'est pas bien de me laisser seul.

ARMAND.

Que de bonté!

FERVAL.

Non... je vous en veux... dorénavant j'entends que vous n'ayez pas le moindre prétexte pour me quitter. Je vous l'avoue, je ne peux pas me passer de vous. Aussi viens-je vous prier d'accepter chez moi un petit appartement délicieux,

St.-ROMAIN, *à part.*

Comment!

ARMAND.

Quoi! monsieur....

FERVAL.

Ne me refusez pas, ou nous nous brouillerons.

ARMAND.

Ah! ne nous brouillons pas.

St.-ROMAIN

Comment! mon cher Armand, tu me quittes ainsi?

ARMAND.

Oh! il y a long-tems que j'en avais le projet.... Ton logement est humide, mal-sain.... O ciel! il est dix heures passées; je n'ai pas une minute à perdre. Je vole à la sortie de l'Opéra et je vous amène toutes mes connaissances: (*a part, en sortant, à St.-Romain*) Eh bien! mon ami, c'est charmant. Me voilà logé sous le même toit qu'elle, le roman ne sera pas long.

St.-ROMAIN.

O ciel! que je souffre!

SCÈNE XIX.

FERVAL, St.-ROMAIN.

FERVAL.

En effet, il se fait tard.... il faut que je voie si les préparatifs sont terminés.

St.-ROMAIN.

Mon père, au nom du ciel, je vous demande un instant d'entretien.... il y va de votre fortune, de votre bonheur.

FERVAL.

Oh! oh! voilà qui est sérieux. Allons, parle vîte, tu vois que je suis pressé.

St.-ROMAIN.

S'il est permis à un fils tendre et soumis d'élever la

voix, permettez moi de vous représenter que ce grand train, ce nombreux état de maison...

FERVAL.

Sont d'un bon genre, n'est-il pas vrai... Ma foi! je l'avoue que je commence à y prendre goût... Mais personne n'arrive... l'heure s'approche, et je vais...

St.-ROMAIN.

Encore un moment, je vous en supplie.

FERVAL.

Allons, hâte-toi donc.

St.-ROMAIN.

Vous avez une grande confiance dans Armand?

FERVAL.

Ah! sans donte. Quel homme délicieux! quel ami essentiel!

St.-ROMAIN.

Il est vrai; mais vous lui avez prêté de l'argent?...

FERVAL.

Oui, j'ai fait comme toi. Tu ne lui en aurais pas prêté, si tu n'avais pas été sûr qu'il te le rendit.

St.-ROMAIN.

Je ne trouve pas cela mal. Cependant vous auriez pu vous dispenser de le loger chez vous.

FERVAL.

Pourquoi donc? tu le logeais bien chez toi.

St.-ROMAIN.

Oui; mais vous n'habitez pas seul cette maison, et l'homme le plus aimable n'a pas toujours des principes.

FERVAL.

Comment! ne vas-tu pas me dire qu'Armand est un homme sans principes.

St.-ROMAIN.

Je ne dis pas cela.

FERVAL.

Je le crois bien. Tu ne te serais pas lié avec lui d'une manière si intime. Oh! tu as trop bien étudié le cœur humain; tu connais trop bien les hommes....

St.-ROMAIN, *à part.*

Il n'y a pas moyen de m'expliquer.

FERVAL.

Voilà tout ce que tu avais à mon dire?... Mais à quoi pensent mes gens?... Holà! Labrie....

St.-ROMAIN.

C'est principalement de Labrie que je voulais vous dire un mot.

FERVAL.

Ah! le bon sujet! un excellent garçon, un serviteur fidèle..... C'est un vrai cadeau que tu m'as fait là.... Labrie.... Lafleur.....

St.-ROMAIN.

Allons, c'en est fait; je ne parviendrai pas à me faire entendre.

FINAL.

(Pour le final de cet acte, la Scène doit être ainsi occupée: il faut un piano à droite du Théâtre, où se place Pauline, St.-Romain, Armand.— Au milieu de la Scène, une table à jouer: Ferval à droite, et ensuite le Croupier et deux autres joueurs.— Sur le côté à droite, après le piano, plusieurs sièges pour la société.— A gauche, dans le fond, une table de bouillotte pour d'autres joueurs.

Il faut, au commencement du final, que les portes du salon soient ouvertes: ce qui laisse apercevoir un autre salon où il doit y avoir un buffet garni de fruits, de glaces, de fleurs, et qui est éclairé par plusieurs bougies.

Le Théâtre doit être éclairé par des girandoles et un lustre.)

LABRIE, *appellant dans le fond.*

Lafleur, Comtois, Germain,
Picard, Carlin, Frontin,
Accourez tous, le monde arrive.

FERVAL et ST.-ROMAIN.

Eh quoi ! déjà le monde arrive ?

LABRIE, *entrant.*

Monsieur, la compagnie arrive.

(*aux valets.*) Que chacun soit sur le qui vive.
Allons, les lustres à l'instant.

(*Ici des lustres bien éclairés descendent du cintre.*)

Vingt équipages magnifiques,
Piqueurs, courriers et domestiques
Seront ici dans un moment.
Que chacun soit sur le qui vive.
Lafleur, Comtois, Germain, vous par ici,
De ce coté Picard et vous aussi.

ST.-ROMAIN, *à part.*

Ah ! quel tourment j'éprouve ici !

FERVAL.

Heureusement Pauline arrive.

PAULINE.

Eh quoi ! déjà le monde arrive ?
Quel embarras j'éprouve ici !

FERVAL.

Que ta parure est élégante !
N'est-il pas vrai qu'elle est charmante ?

ST.-ROMAIN, *à part.*

Sans doute elle est fort bien ainsi.

PAULINE, *à part.*

Quel embarras j'éprouve ici !

(*Ici un ami de Ferval entre.*)

FERVAL, *à part.*

Ah ! vous voilà, de l'assurance,
Ne parlez pas de la prudence,
Tous nos amis
Sont avertis.

LE CROUPIER.

Oui, nos amis,
Sont avertis.

(*Pendant ce tems-là, les valets ont disposé le piano, les girandoles, les tables de jeu, des fauteuils sur deux rangs, etc.*)

LABRIE, *annonçant*

Monsieur Armand.

UN LAQUAIS.

Madame de Grand-Chêne.

UN LAQUAIS.

Monsieur Friquet.

UN LAQUAIS.

Madame du Haut Toi.

UN LAQUAIS.

Monsieur Courtant.

UN LAQUAIS.

Madame de la Veine.

(*Armand présente tour-à-tour le monde à Ferval et à Pauline.*)

FERVAL.

Ah! messieurs que d'honneur pour moi!
(*à Armand.*) Mon ami, je vous remercie.
Quelle aimable compagnie!
Mais prenez place, je vous prie.
(*à St.-Rom.*) Fais donc les honneurs avec moi.

St.-ROMAIN, *à part.*

Ah! dieux, quel supplice pour moi!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Tout respire l'allégresse,
Dans ce séjour enchanté.
En ces lieux point de tristesse;
Livrons-nous à la gaité.

FERVAL.

Que ferons-nous!

ARMAND.

Ne craignez-rien.
J'ai tout prévu, tout ira bien.

Il faut faire de la musique,
Une bouillotte, un trente et un.

FERVAL, *au croupier.*

Ah! voici le moment critique.
Voulez-vous faire un trente et un?

LE CROUPIER.

Je taillerai le trente et un.

ARMAND.

Et comme il faut des plaisirs pour chacun,
(*à St.-Rom.*) Tu chanteras.

St.-ROMAIN.

Moi?

ARMAND.

Je t'en prie.

TOUS.

Chantez, monsieur, je vous en prie.

FERVAL, *et plusieurs joueurs.*

Nous allons faire une partie.

ARMAND, *avec emphase.*

Fais entendre tes doux accens,
Tandis que tous ces jeunes gens
Vont jouer des jeux innocens.

TOUS.

Ah! chantez donc, je vous en prie.

St.-ROMAIN.

Dispensez-m'en, je vous supplie.

PAULINE.

Chantez, monsieur, je vous en prie.
Chantez et j'accompagnerai.

St.-ROMAIN.

Vous l'ordonnez, je chanterai.

TOUS.

Tout respire l'allégresse,
Dans ce séjour enchanté.
En ces lieux point tristesse,
Livrons-nous à la gaîté.

(*Ferval, à la table de jeu, est sur le devant du Théâtre. St.-Romain est placé entre lui et le piano, de manière à voir le jeu de son père.*)

FERVAL.

Allons, que le concert commence;
Que chantez vous?

ARMAND.

Une romance!

St.-ROMAIN, *chantant.*

Non, non, je vous en prie,
Ne me croyez pas changeant.
Mon cœur tendre et constant,
Est à vous pour la vie.

LE CROUPIER.

Trente-trois.

St.-ROMAIN.

En se rangeant sous vos lois,
On est inconstant, Sylvie,
Mais pour la dernière fois. *bis.*

LE CROUPIER.

Trente-trois.

FERVAL.

Comptez encor.

LE CROUPIER,

On peut m'en croire.

FERVAL.

C'est égal je tiens à la noire.

St-ROMAIN.

Mon père, écoutez....

FERVAL.

Allons, mon fils, chantez.

St.-ROMAIN, *extrêmement agité et continuant à chanter.*

Mais pourquoi ce mystère
Qui me rend malheureux?

FERVAL.

Neuf, dix, vingt, trente-deux.

St.-ROMAIN.

Un autre a su vous plaire?
Ah! le doute est affreux.
Mais gardez le silence.
S'il faut blesser mon cœur,
Ne m'ôtez pas mon erreur
Et laissez-moi l'espérance.

LE CROUPIER.

Trente et un !

FERVAL.

Ah ! grands dieux !
Quel coup affreux !
Pourtant on n'eut jamais une aussi belle chance.

(*St.-Romain s'élance près de Ferval.*)

ARMAND.

Mais qu'as-tu donc, mon ami? Allons, je le vois bien, il faut que je chante à ta place.

ARMAND.

Non, non, je vous en prie,
Ne me croyez pas changeant,
Mon cœur tendre et constant
Est à vous pour la vie.
En se rangeant sous vos lois,
On est inconstant, Sylvie ;
Mais pour la dernière fois.

FERVAL.

Je perds encor cette fois.

St.-ROMAIN.

Ah ! je vous en supplie,
Vous êtes malheureux, quittez-donc la partie.

FERVAL.

Eh quoi ! c'est vous encor !
Êtes vous ici mon mentor ?

ARMAND.

Du silence donc, messieurs, on ne m'entend pas.

ARMAND, *continuant à chanter.*

Un instant je fus volage,
Je n'aimais qu'à voltiger ;
Mais depuis qu'amour m'engage,
Je ne saurais plus changer.

FERVAL, *faignant de se désoler.*

Eh quoi ! le sort ne peut changer.

St.-ROMAIN.

Il ne faut pas vous engager.

ARMAND.

Mais taisez-vous donc, messieurs, en vérité c'est un scandale. (*Il reprend et chante.*)

Non, non, je vous en prie, etc.

FERVAL.

Voilà cent mille francs perdus.
Allons, monsieur, dix mille écus...

LE CROUPIER.

Ils sont perdus.

FERVAL.

Quitte ou double.

TOUS.

Il se trouble.

FERVAL.

Je perds cent mille écus.

TOUS.

Ah! grands dieux! il se désole.

FERVAL.

Dix mille écus sur ma parole.

(*Le Croupier tire les cartes, St.-Romain se précipitant sur lui et saisissant sa main, s'écrie*:)

Arrêtez... cet homme est un fripon.
Je l'ai vu choisir une carte.
Prenez-garde qu'il ne s'écarte.

TOUS ENSEMBLE.

Comment! comment! c'est un fripon.

LE CROUPIER.

Monsieur, vous m'en rendrez raison.

LE CHŒUR.

Oh! juste ciel! quelle impudence.

ST.-ROMAIN.

Ah! je ne vous crains pas.

FERVAL.

Silence.

ST.-ROMAIN.

Je l'ai vu.

FERVAL.

Mon fils, écoutez:
Savez-vous qui vous insultez

Je vous en prie excusez ce jeune homme
Monsieur, je vous ferai mon billet de la somme.

St.-ROMAIN, *à part.*

Ah! quel scandale et quelle horreur!
J'ai peine à vaincre ma fureur.

TOUS, *à part.*

Il se trouble, il s'agite;
Il frémit, il hésite.

St.-ROMAIN, *haut.*

Cet honnête homme est un fripon.

LE CROUPIER.

Monsieur, vous m'en rendrez raison.

PAULINE et les DAMES.

Ah! messieurs, arrêtez, de grace.

FERVAL, *à son fils.*

Peut-on pousser plus loin l'audace?

St.-ROMAIN, *au Croupier.*

Sortez....

LE CROUPIER.

Monsieur, vous m'avez fait injure,
Et vous aurez affaire à moi.

(*Ici on se presse en tumulte. Les Dames jettent les hauts cris; les tables, les meubles sont renversés.*)

TOUT LE MONDE, *en Chœur.*

Oh! juste ciel! quelle avanture!
Fuyons, fuyons, je meurs d'effroi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Couplets bachiques chantés, pendant l'entr'acte, par Armand, et répétés en cœur, dans la coulisse à droite du Théâtre.

1.er COUPLET.

Ne soyons point ambitieux
Restons toujours tels que nous sommes.
La gloire est faite pour les Dieux,
Les plaisirs sont faits pour les hommes.
Amis, peut-on passer un jour
Sans boire et sans faire l'amour.

CŒUR avec ARMAND.

Amis, péut-on passer un jour, etc.

2.me

Chers amis, buvons à longs traits,
Enyvrons nos corps et nos ames,
Afin d'oublier nos procès
Et les méchans tours de nos femmes.
Amis, peut-on passer un jour, etc.

3.me

Un bon convive, un franc buveur
Aima toujours femme jolie.
Ainsi répétons tous en chœur
Le doux refrein de la folie.
Amis, peut-on, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, *elle sort d'un cabinet à gauche du théâtre.*

Ah! mon dieu! quel tumulte! quelle nuit! pauvre St.-Romain! que fait-il en ce moment. Mais cette scène... cette dispute d'hier.....

AIR.

RÉCITATIF.

Ah ! vraiment, je ne puis y songer sans effroi.
Dieux ! quel trouble inconnu s'est emparé de moi !

AIR.

Tout m'agite, je suis tremblante.
Ah ! c'est trop le punir.
Quelle peine le tourmente !
Hélas ! que va-t-il devenir !

O douleur, douleur extrême !
Tout ajoute à mon ennui.
Ah ! je sens combien je l'aime,
Car je souffre encor plus que lui.

Hélas ! pourquoi faut-il se taire ?
Quand je peux éclairer son cœur.
Et ce désordre et ce mystère
Redoublent encor ma douleur.

SCÈNE II.

LABRIE, PAULINE.

PAULINE.

Ah ! Labrie, que s'est-il passé depuis la dispute d'hier? je suis d'une inquiétude mortelle.

LABRIE

Calmez vous, mademoiselle. Aussitôt que vous vous êtes retirée, le souper a commencé.... ils ont passé la nuit à table, et, au moment où je vous parle, ils y sont encore, ils sont tous dans un état.... je ne sais vraiment s'ils pourront en sortir.... quel homme que ce monsieur Armand ! voilà ce qui s'appelle faire les honneurs d'un festin. Il a soin de tout le monde... Mais il ne s'oublie pas. C'est du bourgogne, du champagne, du madère, du tockai ; c'est du punch, c'est du rhum, c'est du rack... Tout ce qu'il y a de plus infernal.

PAULINE.

Et St.-Romain y est aussi?

LABRIE.

Mon dieu, non : il est parti, et voilà une lettre qu'il vient de me faire tenir pour la remettre à son père.... Vous ne savez donc pas?... Monsieur est furieux ; il lui a défendu de paraître devant lui.

PAULINE.

O ciel!... Je n'ai pas fermé l'œil ; ils ont chanté toute la nuit.

LABRIE.

Oui, et de jolies chansons, je vous en réponds.

PAULINE.

Mais monsieur Ferval?...

LABRIE.

Oh! il ne perd pas la tête, lui... Tu dieu! comme il boit sec! il serait à désirer qu'il se possédât de même au jeu... Il a cependant perdu cent mille écus... Que d'argent dissipé mal-à-propos! tandis qu'il aurait pu l'employer, par mon ministère, à des meubles, à des embellissemens, à des fournitures en un mot... Vraiment cela me saigne le cœur.

PAULINE.

C'est ce monsieur Armand.

LABRIE.

Oui, sûrement, c'est lui... Personne ne peut nous entendre... Entre nous, c'est un homme bien dangereux, bien pernicieux pour la jeunesse... Il perdra monsieur. Vous qui avez du pouvoir sur son esprit, vous devriez lui en dire deux mots.

PAULINE.

C'est aussi mon projet. Tu crois donc que St.-Romain... *On entend appeler....* Labrie, Labrie, Labrie.

LABRIE.

Pardon. Voilà qu'on m'appelle encore. (*On entend de*

grands éclats de rire.) Ah! bon dieu, quel bruit! quel tumulte! Au nom de dieu, mademoiselle, n'oubliez pas ce que je vous ai dit de monsieur Armand. Si nous n'y prenons garde, il nous ruinera tous.

PAULINE.

Quel fripon! de quels gens il était entouré!

SCÈNE III.

PAULINE, ARMAND, *entre deux vins.*

PAULINE.

Ah! mon dieu, voilà ce mauvais sujet.

ARMAND.

Ah! ah! c'est la petite.

PAULINE.

Allons, du courage!... Si j'osais lui demander...

DUO.

PAULINE.

Monsieur, je voudrais bien vous dire...

ARMAND.

Parlez, parlez, aimable enfant.

PAULINE.

Sur mes lèvres ma voix expire...

ARMAND.

Ah! quel minois intéressant!
Eh bien! qu'avez-vous à me dire!

PAULINE.

Monsieur, c'est que je desire...

ARMAND.

Vous desirez... moi, je soupire.
Près de vous j'éprouve un délire...

PAULINE.

Je ne pourrai jamais parler.

ARMAND.

Eh ! pourquoi donc toujours trembler ?
Moi franchement je dois vous dire
Que pour vous seule je respire.

PAULINE.

Épargnez-moi cet air mocqueur.

ARMAND.

Non, je vous aime avec fureur,
Ma parole d'honneur.

PAULINE.

Épargnez-moi cet air mocqueur.

ARMAND.

Ah ! que j'aime cet air boudeur !
Il vous donne encor plus de grace.
Il faut que je vous embrasse.

PAULINE, *avec le plus grand effroi et se débattant.*

Monsieur, monsieur, monsieur, de grace.

SCÈNE IV.

PAULINE, St.-ROMAIN, ARMAND.

TRIO.

PAULINE, *courant à St.-Romain.*

Ah ! monsieur, protegez-moi ;
Voyez mon trouble et mon effroi.

St.-ROMAIN.

Madame, calmez votre effroi.
Ne craignez rien auprès de moi
(*à Armand.*)
Monsieur, quelle est cette conduite !
D'où vient le trouble qui l'agite !
Allons, monsieur, répondez-moi.

ARMAND.

Paix donc, paix donc, point de jactance.
Ne vas-tu pas pour la beauté
Dans ce moment rompre une lance !
Ah ! c'est superbe, en vérité.

PAULINE.

Oh ! juste ciel ! quelle souffrance !
Et que mon cœur est agité !

St. - ROMAIN.

Quoi ! sans respect pour l'innocence,
Vous insultez à la beauté !

ARMAND.

Que dis-tu là ? pour l'innocence....
C'est précieux, en vérité.

St. - ROMAIN.

C'est trop souffrir votre impudence.
Vous m'entendez, monsieur, sortez.

ARMAND, *riant.*

Tu veux sortir ? sortons.

PAULINE.

Ah ! de grace, arrêtez.

St.-ROMAIN.

Sortons.

ARMAND.

Sortez.

PAULINE.

Ah ! de grace, arrêtez.

SCENE V.

St.-ROMAIN, PAULINE, FERVAL, ARMAND.

QUATUOR.

PAULINE.

Ah ! monsieur, venez donc vîte ;
Voyez mon trouble et mon effroi.

FERVAL.

Mon enfant, calme ton effroi.
Tu ne crains rien auprès de moi.
(*à St.-Romain et à Armand.*)
Messieurs ! quelle est cette conduite ?
D'où vient le trouble qui l'agite ?

ARMAND.

Eh ! ce n'est rien absolument.
C'est votre fils qui fait l'enfant.

Moi, je causais avec mademoiselle
Et nous allions parler de vous,
Quand votre fils, comme un jaloux,
Est venu me chercher querelle.

ST.-ROMAIN.

Quoi! mon père, le croyez-vous?

FERVAL.

Paix, monsieur, taisez-vous.
Ah! quelle ingratitude extrême!
Insulter l'ami qui vous aime....

ST.-ROMAIN.

Mais mon père....

FERVAL.

Taisez-vous.

ARMAND.

De grace, excusez sa jeunesse;
Son humeur n'a rien qui me blesse.
Il est vif, mais son cœur est bon.
Il méritera son pardon.

FERVAL.

Mon ami, vous êtes trop bon;
Il ne mérite aucun pardon.

ST.-ROMAIN.

Ah! son insolente bassesse
A-la-fois m'irrite et me blesse;
Je le ferai changer de ton.

PAULINE, *à St.-Romain.*

Cessez un discours qui le blesse.
Croyez-moi, votre père est bon;
Tâchez d'obtenir son pardon.

FERVAL, *à Armand.*

Je vois ce que c'est, mon ami, il y a un complot ici contre vous; mais soyez tranquille, il sera déjoué.

St.-ROMAIN.

Ah! que je souffre!

FERVAL.

En dépit de tous les jaloux, je vous aimerai, je vous protégerai.

ARMAND.

Moi, je vous suis attaché à la vie et à la mort.

FERVAL, *à St.-Romain.*

Ingrat!.... voyez quel ami vous avez offensé.

St.-ROMAIN.

Mais, mon père....

FERVAL.

Allons, paix! monsieur. N'allez-vous pas encore me prêcher? parbleu! cela vous sied bien. (*à Armand*) Croiriez-vous, mon ami, qu'il vient de m'écrire une lettre de quatre pages; et pourquoi? pour me faire de la morale. Vous en douteriez-vous? il me conseille de retourner à la campagne.

ARMAND.

A la campagne.... ah! ah! ah! ah!

FERVAL.

N'est-il pas vrai que c'est très-plaisant! il me parle des champs, des côteaux, de la nature.....

ARMAND.

Ah! dieux! que c'est pastoral! allons, mon ami, ne nous gronde plus... tenez, il va faire la paix.... donne moi la main.

St.-ROMAIN, *à part.*

Tout-à-l'heure, nous nous dirons deux mots.

ARMAND.

Tant que tu voudras, mon ami. Mais en vérité, je ne

te reconnais plus. Songe donc que tu as déjà une affaire d'honneur sur les bras. Allons, décidément tu as l'organe de l'humeur querelleuse.

FERVAL, *à St.-Romain.*

Je le vois, monsieur; je serai obligé de prendre un parti violent.

ARMAND.

Non, non, pas de parti violent. Envoyez le tout simplement à l'armée; mettez le pendant quelques années dans un régiment... il n'y a rien de tel pour former le caractère.

St.-ROMAIN.

Perfide!....

FERVAL.

Voilà un conseil d'ami. Je le suivrai dès demain. Mais l'heure de mon rendez-vous approche, je vais m'y rendre et j'espère que je serai plus heureux qu'hier. Je vous retrouverai ici, mon cher Armand.... Oh! ne nous séparons plus d'abord. Adieu, mon bon, mon tendre, mon excellent ami. (*à Pauline*) Rentre chez toi, mon enfant. La crise approche.... point d'imprudence.

SCÈNE VI.

St.-ROMAIN, ARMAND.

ARMAND.

Eh bien! es-tu toujours fâché?

St.-ROMAIN.

Monsieur, dès ce moment tout est fini entre nous.... j'ai appris à vous connaître.

ARMAND.

Allons donc, mon ami, laisse ce ton imposant... il ne te va pas du tout.

St-Romain.

Félicitez-vous d'enlever à un fils le cœur de son père... d'entrainer un honnête homme à sa ruine...

Armand.

Ah! sois tranquille. Il se ruinera bien tout seul. Il n'aura pas besoin de moi. Mais c'est un diable que ton père. Tu ne devinerais jamais où il est en ce moment. Je te le donne en mille.

St.-Romain.

Eh bien!

Armand.

Il est allé jouer ; il prend sa revanche.

St.-Romain.

Oh ciel! avec ce fripon?... Je cours à l'instant.... Où sont-ils?

Armand.

Diable m'emporte si je le sais.... Dans quelque maison de jeu aux environs.

St.-Romain.

C'est à vous que je m'en prends, monsieur, et vous me rendrez raison....

Armand.

Raison.... Je ne peux pas dans ce moment-ci, mon ami; tu vois bien. Voilà trois nuits que je passe joyeusement, et je t'avoue que j'ai besoin de dormir. Je ne sortirais pas pour mon plaisir ; à plus forte raison pour me couper la gorge avec mon ami. A mon réveil, je suis à toi. Si tu persistes, nous irons au bois de Boulogne, suivant l'usage, pour nous battre ou pour déjeûner : tu choisiras..... Bon soir, mon cher St.-Romain. (*Il sort en chantant.*)

SCENE VII.

St.-ROMAIN, *seul.*

Grands dieux! où dois-je porter mes pas? Quelle journée! mes serviteurs me trompent, mes amis me trahissent, et mon père m'abandonne... O ciel! personne ne m'apprendra-t-il où il se trouve? Labrie.... Lafleur.... Germain... Holà quelqu'un.

SCENE VIII.

ANDRÉ, *les habits tout défaits et les yeux en pleurs,* St.-ROMAIN.

St.-ROMAIN.

Ah! mon cher André, te voilà. As-tu vu mon père? Où est-il? parle.

ANDRÉ.

Moi, monsieur, je ne l'ons pas vu depuis hier.

St.-ROMAIN.

Comment?

ANDRÉ.

V'là que j'rentre... Ah! c'est fini... je veux r'tourner cheux nous.

St.-ROMAIN.

Que t'est-il donc arrivé?

ANDRÉ.

Ah! monsieur, je sommes moulu, je sommes rompu. Figurez-vous qu'hier j'veux détaler devant la voiture de not'maître... mais ces maudits chevaux détalions encore

plus vite que moi. Tout-à-coup, v'là un autre carrosse qui vient devant. On me crie: gare, par devant, on me crie, gare par derrière. Les deux cochers allongent le bras comme des enragés, si bien que je me trouve entre deux fouets. Enfin je tombe, je me ramasse et je m'en vas tout doucement avec mon habit de coureur. Je me perds dans Paris. En passant, le soir, dans une belle grande maison, les hommes, les femmes et les enfans courent et crient après moi. Un monsieur bien honnête me demande quelle heure il est. Je tire ma montre et il me la prend pour le savoir plus vite. Ne v'là-ti pas qu'il se sauve avec. Je crie au voleur de toutes mes forces; v'là qui crie encore plus fort que moi. La patrouille arrive, on me mène au corps de garde et j'y couche: enfin le matin, je vois passer un domestique de la maison, il me reconnait, je lui conte mon aventure, il me ramène, et me v' la.

St.-Romain.

Ah! mon pauvre garçon.

André.

Et ce monsieur Labrie qui me disait que j'étions formé... C'est fini, je ne veux plus être coureur pour courir, je veux retourner cheux nous.

SCENE IX.

ANDRÉ, FERVAL, St.-ROMAIN, LABRIE, *accourant.*

Labrie.

Ah! monsieur, voici votre père... En entrant, il vous a demandé. Il est dans la plus grande agitation... Il est pâle comme la mort.

Ferval, *très-agité et les cheveux en désordre.*

André, Labrie, sortez.

ANDRÉ, *sortant.*

Ah! mon dieu, qu'a-t-il donc? on dirait qu'il a fait quelque mauvais coup; il me fait peur.

LABRIE.

Je vois ce que c'est; il est urgent de nous faire payer.

SCENE X.

FERVAL, St.-ROMAIN.

St.-ROMAIN.

Mon père...

FERVAL.

Laissez-moi.

St.-ROMAIN.

O ciel!

FERVAL.

Malheureux père!

St.-ROMAIN.

Écoutez-moi, je vous en supplie.

FERVAL.

Ah! mon ami, qu'as-tu fait? (*Il se jette dans un fauteuil et donne les signes de la plus profonde douleur.*)

St.-ROMAIN.

Je vous entends.

FERVAL.

J'ai tout perdu... tout... les biens que m'ont transmis mes pères, le fruit de plusieurs siècles d'économie, d'ordre et de travail : tout vient de s'engloutir en un jour. Ah! St.-Romain, quel conseil m'as-tu donné?

St.-ROMAIN.

De grace, mon père, ne m'accablez pas.

FERVAL.

Dans quel affreux abime me suis-je précipité? Hélas! je ne pouvais l'appercevoir.... Tu l'avais couvert de fleurs.

St.-Romain.

Mon père, au nom du ciel, calmez-vous. J'ai causé vos malheurs; mais je veux les réparer... Je suis jeune; j'ai de la force, du courage, quelques talens. Eh bien! je travaillerai, mon père; je passerai les jours, les nuits: rien au monde ne pourra me rebuter. Ah! je le sens, la fortune doit me sourire; elle n'est cruelle que pour ceux qui n'ont pas la force de supporter ses rigueurs.

Ferval.

Mon fils, que j'aime à vous entendre parler ainsi! Sans doute le chemin de la fortune ne vous est point fermé. Mais votre malheureux père... Qui lui rendra l'honneur; la considération? Qui pourra l'excuser d'avoir follement dissipé le patrimoine de ses enfans, des vôtres... mon fils.

St.-Romain.

Ah! mon père, éloignez ces tristes idées. Toute ma vie sera employée à vous consoler.

Ferval, *se jettant dans ses bras.*

Mon cher fils!...

SCENE XI.

Les Mêmes, Labrie, *dans le fond.*

Labrie.

Monsieur, tous vos gens réunis
Viennent demander à grands cris
Que l'on acquitte leur mémoire.
On prétend, pour les effrayer,
Que vous ne pouvez les payer.
Quant à moi, je ne puis le croire;
Mais, en tout cas, il faut payer.

Les Valets de pied, Cocher, Ecurie.

Monsieur, voici notre mémoire:
A l'instant même il faut payer.

ST.-ROMAIN.

Messieurs, de grace, un peu de patience.

TOUS.

A l'instant même il faut payer.

FERVAL.

Ah! juste ciel! quelle insolence!

LABRIE.

On vient encore : il faut payer.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, Cuisiniers, Tailleur, Chapelier, etc.

Monsieur, voici notre mémoire,
A l'instant même il faut payer.

LABRIE.

Eh! messieurs, on va vous payer.

TOUS.

A l'instant même il faut payer,
Ou nous ne quittons pas la place.

FERVAL, *à part.*

Vit-on jamais pareille audace!

TOUS.

Il faut payer, il faut payer.

ARMAND, *il entre du côté droit.*

Mais quel tumulte on me réveille;
Et quel bruit vient à mon oreille!
On dit que vous n'avez plus rien,
Que vous perdez tout votre bien.
Ah! vous avez fait une école.
En vérité, ça me désole;
Tous comme si c'était le mien.

TOUS ENSEMBLE.

Il est tems que cela finisse.
(Il faut tacher de l'effrayer.)
Nous nous plaindrons à la Justice.
A l'instant même il faut payer.

FERVAL.

Paix! c'est trop souffrir l'insolence de ces misérables.

LABRIE.

Ah! mon dieu, il ne parle plus comme un homme ruiné.

FERVAL.

Combien vous est-il dû?

LABRIE.

Monsieur, douze mille francs pour un jour... C'est au plus juste... J'ai réglé les mémoires.

FERVAL, *tirant un porte-feuille plein de billets de caisse.*

Quoiqu'en payant le tout, je sois au moins trompé de moitié, je suis trop heureux, à ce prix, d'être délivré de vous : voilà la somme entière.

ST.-ROMAIN, *à part.*

O ciel!

ARMAND, *regardant les billets.*

Quelle somme immense en billets? Est-ce que vous avez fait sauter la banque? Vous n'avez donc pas perdu?

FERVAL.

Non. La source de ma fortune est, Dieu merci, plus honorable... Labrie, mets à la porte tous ces messieurs.

LABRIE.

Oui, monsieur. Il est tems en effet de châtier leur insolence. A-t-on jamais eu idée d'une pareille audace? Venir demander de l'argent à monsieur, venir l'insulter jusques chez lui!... ah! il y a une heure que je souffre Allons, sortez, faquins.

(*Il les pousse dehors et les précipite les uns sur les autres.*)

SCENE XIII.

ARMAND, FERVAL, St.-ROMAIN.

St.-Romain, *se jetant aux pieds de son père.*

Ah ! mon père, il n'est donc pas vrai ?...

Ferval.

Malheureux enfant ! as-tu pu croire que je démentirais en un jour quarante ans de sagesse et de bonne conduite, et que je me livrerais, à mon âge, à des dissipations qui ne sont pas même pardonnables au tien ?

Armand.

Comment ! c'était une feinte ? eh bien ! c'est charmant ; j'en ai été dupe, moi.

St.-Romain.

Ah ! mon père, que je suis honteux !

Ferval.

Mon fils, pour être tout-à-fait sage, il faut devenir époux et père. J'ai fait choix pour toi d'une compagne douce, riche et jolie.

St.-Romain.

Ah ! je vous en supplie, ne songeons en ce moment...

Ferval.

La refuseriez-vous encore ?

Armand.

Sans doute ; nous avons des idées romanesques...., sentimentales...., il veut voir si le cœur, l'inclination, la sympathie.

SCENE XIV.

Les Mêmes, PAULINE et ANDRÉ, *qui sortent d'un cabinet à la gauche du théâtre.*

FERVAL.

Mon fils, ayez confiance en moi : acceptez votre épouse de ma main.

St. ROMAIN.

Mon père...

FERVAL.

Le portrait que je vous en ai fait n'est pas flatté.... vous pouvez vous en convaincre : la voilà.

St.-ROMAIN, *appercevant Pauline.*

Quoi ! mon père, c'était...,

FERVAL.

Ta femme, la fille de mon meilleur ami. Vous vous aimez, mes enfans, vous ferez le bonheur de ma vieillesse.

PAULINE et St.-ROMAIN, *se jetant dans les bras de Ferval.*

Mon père....

ARMAND.

Eh bien ! voilà un tableau qui m'émeut. C'est singulier.... il y a dix ans que ça ne m'était arrivé.

SCENE XV.

Les Mêmes, LABRIE.

LABRIE.

Monsieur, vos ordres sont exécutés : tous les coquins sont dehors.

= feval = le regardant fixement
non, ils n'y sont pas encore tous

= labrie =
monsieur, j'entends ... je retourne a monsieur votre fils.

= Romain =
je le rends a armand.

= armand =
moi, je le rends a lui même.

= labrie =
Eh bien ! me voila mon maitre.

= feval =
ma voiture est prete : partons ; nous ferons la noce a la campagne.

= andré =
nous allons retourner chez nous ; quel bonheur !

= armand =
ah ! la campagne !... moi, je ne l'ai jamais habitée ; mais je l'ai toujours aimée de passion ... tenez le monde commence a me devenir a charge, et quand je me retirerai ... dans une vingtaine d'années, j'irai m'établir dans vos environs. j'y jouirai du spectacle de votre bonheur, de celui de vos enfans, de vos petits enfans. ah ! je sens d'avance cette idée m'enchante, me transporte.

= feval =

= Ferval =

C'est très bien, monsieur. quant à moi, j'ai voulu montrer à mon fils jusqu'à quel point il pouvait compter sur le dévouement de ses amis et sur la fidélité de ses gens. mon but est rempli. il m'en a coûté un peu cher. mais c'est de l'argent bien placé par un père, que celui qui rend un fils à ses devoirs.

= Armand =

C'est fort bien ; mais je me prie de la noce.

= Ferval =

ah ! vous vous en prié.....

= Armand =

D'ailleurs j'ai une petite restitution à vous faire, et dans quelque tems....

= Ferval =

oui, quand vous viendrez à la — campagne.

= fin =